

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**  
D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

<sup>1</sup>  
**DEDIÉ AU ROI.**  
OCTOBRE 1760.



**NEUCHÂTEL,**  
*De l'Imprimerie du premier EDITEUR de ce Journal.*

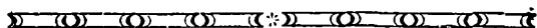
---

MDCCLX.

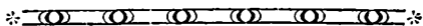




# JOURNAL HELVETIQUE.




OCTOBRE 1760.



## LETTRE

*A M. M\*. Ministre du St. Evangile sur l'interprétation de quelques passages de l'Ecriture Sainte.*


**D**ANS la Lettre que j'ai eû l'honneur de vous adresser, come à un home de goût & fort éclairé, sur cette Question importante: *Pourquoi la Prédication fait elle aujourd'hui moins de progrès qu'elle n'en faisoit au comencement du Christianisme*, je puis avoir fait bien des fautes de comission & d'omission; n'étant rien moins qu'infailible.

Une de celles qui m'a le plus frapé, en relisant cette Pièce dans le Journal Helvétique, car dans l'impression on remarque beaucoup

mieux les défauts d'un Ouvrage , c'est d'avoir oublié d'indiquer come une des principales causes du peu de fruit de la Prédication , la méthode de quelques Prédicateurs , qui expliquent dans le sens littéral , ce que le bon-sens veut qu'on explique d'une manière figurée.

*L'Esprit vivifié , mais la Lettre tue.*

Ne feroit-ce pas contredire le témoignage des sens & s'oposer à toutes les lumières de la Raïson , que de prendre à la lettre ce que dit J. C. *Je suis le Cep & mon Père est le Vigneron*, & ce qu'il dit dans une autre occasion : *Ce pain est mon corps rompu pour vous ; prenez ceci en mémoire de moi* (\*) ? Une règle qui me paroît sûre , dans l'interprétation de divers Passages de l'Écriture Sainte , c'est d'expliquer d'une manière symbolique & figurée , tout ce qui choque visiblement , étant expliqué littéralement. Ne fait-on pas que les Orientaux aimoient à se servir dans leurs Discours , de types & de figures : Leurs Livres en sont pleins.

---

(\*) On n'a garde de s'ériger ici en Théologien & en Controversiste ; on ne cite ce passage , que pour marquer l'abus qu'on en peut faire. Quelle apparence que J. C. multipliat alors son propre corps , en le rompant en diverses parties , qu'il se présentat lui même à ses Disciples , en lui conservant cependant toutes les apparences , & toutes les propriétés du pain , & qu'il donat come un mémorial , un objet présent , qui étoit sous les yeux de ses Disciples.

J. C. & ses Apôtres crurent devoir se conformer en ceci à leur goût, pour se faire écouter des Juifs, & les mieux instruire. Aiant à leur anoncer des choses grandes & sublimes, une doctrine céleste, les termes propres leur manquoient pour les exprimer; ils étoient obligés nécessairement d'employer des images & des figures, tirées des choses matérielles & sensibles (\*); s'adressant sur tout, à un Peuple grossier & peu éclairé.

Il me paroît enfin que si on se borne au sens littéral, il faudra multiplier, sans aucune nécessité, les prodiges & les miracles, que Dieu a réservés pour des occasions importantes, come étant en quelque manière leur Sceau, & une lettre de créance, qui force & confond l'incrédulité la plus obstinée,

Je respecte trop la Religion pour penser qu'elle nous ordone de croire des choses absurdes, qui ne peuvent nous rendre sages & vertueux. Rien n'éloigne plus de la lecture

---

(\*) C'est peut être une des principales causes de tant d'hérésies qui ont désolé & qui déchirent encore le Christianisme. Certains Théologiens se font obstinés à se tenir au sens propre & littéral; d'autres expliquent tout d'une manière figurée & symbolique. Il y a cent routes qui éloignent de la vérité, pour une qui y conduit. Quand on comence à étudier en Théologie on fait souvent un cours d'hérésies.

des Saints Livres, & j'ose dire de l'étude de de la Religion, que l'explication forcée que quelques Interprètes ont donné de divers passages du Vieux & du Nouveau Testament. Je ne citerai que trois exemples, pour montrer l'abus qu'on peut faire des mots, quand on s'éloigne du sens naturel, & qu'on cherche de l'extraordinaire & du merveilleux ou il n'y en a peut-être point. Il est dit dans l'original hébreu, a ce que m'a dit un Savant distingué, qui a lû avec attention l'Écriture Sainte, & qui s'est appliqué à en chercher & à en saisir le vrai sens; il est dit, que SAMSON, pour se venger d'une injure que lui avoient fait les *Philistins*, mit le feu à la queue de trois cent Javelles de Blé, & qu'il les jetta dans leurs champs, lorsque le foin étoit mûr & prêt à être moissonné, ce qui le brula & le consuma; l'incendie s'étant répandu de tout côté. Il a plû à quelques Interprètes de traduire que SAMSON avoit mis le feu à la queue de trois cent *Renards*; trompés par le mot Hébreu, qui signifie également des *Javelles de Blé*, & des *Renards*. Mais où SAMSON auroit-il pû trouver si aisément, trois cent *Renards*, dans une si petite étendue de terrain?

On a traduit aussi que le Prophète ELIE fut nourri près du torrent de *Kéribh* par un *Corbeau*, voyez le Ier. Livre des Rois, Chapitre 17. v. 6. Mais quelle aparence que Dieu

se servit d'un *Corbeau*, animal immonde, selon les Juifs, pour porter de la nourriture au Prophète? N'est-il pas beaucoup plus vraisemblable & plus naturel, que Dieu se servit, pour lui fournir les alimens nécessaires, d'un *Arabe*, voisin de ce désert? La conformité des mêmes noms a encore ici causé l'erreur des Interprètes; le même mot hébreu, qui signifie un *Corbeau*, signifiant aussi un *Arabe*. Comparés ce Chapitre, avec les Chapitres 21, 22 & 26 du second Livre des Chroniques, où il est dit, que les Rois de Juda eurent guerre avec les *Arabes*; on s'est bien gardé de traduire, qu'ils combattirent contre les *Corbeaux*, cette traduction eût paru ridicule à tout le monde; cependant le mot qu'on a traduit ici, par le mot *Arabes*, est précisément le même que celui qu'on a traduit dans l'histoire du Prophète ÉLIE, par le mot *Corbeau*; pourquoi cette variété, & ne pas traduire le même mot de la même manière? Mais on vouloit un Miracle, & on a crû le trouver dans l'ambiguïté des termes.

Ce qui autorise l'explication la plus simple & la plus naturelle, c'est qu'avant cette guerre, dont il est parlé dans le second Livre des Chroniques, & même ensuite, depuis celles que leur déclara *Hozias* qui les batit, les *Arabes* vivoient en paix & comerçoient avec les Israelites; même origine d'*Abraham*, & même

circuncision, formoient cette union & aidoient ce comerce réciproque: Ils alloient donc & revenoient le long de la rivière où se tenoit ELIE pour être à portée de l'eau, précieuse dans un Pais aride, & où l'on faisoit un grand comerce de bétail, come il le paroît par les Prophéties de JEREMIE & d'EZECHIEL, où il est dit, que les Arabes étoient riches en bétail, & que ceux de Kérith vendoient à Tyr leurs Agneaux & leurs Moutons, & ils ne pouvoient y aller, qu'en passant par le Pais des Israélites. On pourroit donc traduire ainsi tous ees passages.

✠. 3. *Vat'en d'ici, (c'est-à-dire de Samarie,) & te tournant vers l'orient, cache toi proche du torrent de Kérith, qui vient contre le Jourdain.* ✠. 4. *Tu boiras de l'eau du torrent & j'ai ordonné aux Arabes de t'y nourrir.* ✠. 5. *Il s'en alla donc, en faisant ce que l'Eternel lui avoit dit; il demeura au torrent de Kérith, qui est vis à vis du Jourdain; & des Arabes lui apportoient du pain & de la chair, au matin, & du pain & de la chair au soir, & il buvoit de l'eau du torrent.*

La nourriture est toute simple: Elle ne paroît ne montrer qu'une Providence ordinaire, qui veilloit à la conservation du Prophète, sans y employer les Corbeaux; si l'Historien en eût eû l'idée, il se seroit exprimé d'une manière à nous faire entendre la merveille de ce fait, & à nous faire sentir ce prodige.



Je m'étendrai moins sur un autre passage, où il est dit que dans les tems de famine, *Dieu ôte le baton du pain*. On entend par là, que Dieu ôte au pain ses propriétés naturelles, qui consistent dans la faculté de nourrir, ce qui seroit un miracle fort extraordinaire; une explication plus naturelle, seroit de dire, que Dieu, pour punir les homes envoie des orages & des grêles, qui rompent & brisent la *tige*, qui soutient l'épi du Blé, & qui ressembloit à un *baton*; ce qui l'empêche de meurir.

Je ne done pas les doutes que je prens la liberté de proposer come des vérités certaines, mais come des conjectures, qui méritent quelque atention. Il me semble que plus on s'éloigne du merveilleux, plus on s'aproche de la vérité.

Feu M. SARASIN, cet excellent Théologien dont on a doné un court éloge dans le Journal Helvétique du mois d'Août, me disoit qu'il ne faut faire des changemens à l'ancienne version, qu'avec beaucoup de prudence & de circonspection, crainte d'éfaroucher les ames foibles, qui s'imaginent que c'est changer la Religion, que de changer quelques expressions anciennes; mais il ne faut pas aussi qu'une extrême timidité nous empêche de corriger ce qui est défectueux & d'aspirer à la perfection. Il vaudroit peut être mieux ne pas lire l'Ecriture Sainte, que de

ne la lire qu'avec un esprit plein de préjugés. L'ignorance est moins dangereuse que l'erreur. Le bon grain viendra plutôt & plus aisément dans un champ, où l'on n'a encore rien semé, que dans un autre rempli de ronces & d'épines, ou dans lequel on a déjà semé de l'ivroie.

Ce que je viens de dire de M. SARASIN me fait souvenir que l'on a oublié quelques traits dans le caractère qu'on a donné de ce sage & vénérable Pasteur. Il étoit chargé, come étant le Doien de la Vénérable Compagnie, de faire selon nos Edits, une exhortation en Conseil Général, avant l'élection de nos Magistrats; il s'aquitoit, avec dignité, de cette honorable comission; son Discours, sans avoir la forme ordinaire des Sermons, étoit plein de force & d'onction (\*), & alloit au but qui est d'inspirer aux Electeurs le desir de choisir entre les Prétendants aux emplois publics, ceux qui sont les plus capables de s'en bien aquiter, & qui en sont les plus dignes;

---

(\*) M. SARASIN ne cherchoit pas dans les Discours des traits d'esprit, & du brillant, il se déffoit des Discours trop ornés, où l'Orateur cherche moins à instruire qu'à plaire & dont il s'aplaudit plus, parce qu'ils sont beaux, que parce qu'ils sont bons. Nôtre Compatriote le fameux ROUSSEAU, bon Juge, estimoit beaucoup les Sermons & le caractère de M. SARASIN.

& cela sans partialité, sans que l'amitié ou la haine mettent aucun poids dans la balance; conséquemment à leur ferment & à l'amour que chaque Citóien doit avoir pour sa Patrie, & pour l'ordre public, qui en fait la prospérité (\*). C'étoit ici que M. SARASIN déployoit tous les sentimens de son cœur, & développoit son ame toute entière; cette ame tendre & généreuse, que la crainte n'avoit jamais intimidée, quand il s'étoit agi de dire la vérité, & de rendre service à ses Concitóiens.

Il aimoit, il chériffoit la liberté; & pour-quoi après sa mort, n'oserions nous lui rendre un témoignage, que tout le Public lui rendoit pendant sa vie; mais cette précieuse Liberté, pour laquelle il auroit donné tout son sang, n'étoit pas cette funeste licence, qui donne le droit de tout faire, & qui détruit toute subordination; il pensoit à cet égard come l'illustre MONTESQUIEU,

*Le principe du Gouvernement Démocratique, dit ce judicieux Législateur, c'est la*

---

(\*) *Si l'on établit dans une République un corps fixe, qui soit par la même règle des mœurs, un Sénat, où la vertu, les connoissances, les services rendus à la Patrie, les Sénateurs exposés à la vue du Peuple, come les simulacres des Dieux, inspireront des sentimens, qui seront portés dans le sein de toutes les familles.*

MONTESQUIEU.

*vertu. La modération fondée sur la vertu, est l'ame du Gouvernement Républicain.*

*Le principe de la Démocratie se corrompt, non seulement lors qu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extrême, & que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour commander.*

*Lorsque l'ordre & la subordination viennent à cesser, l'ambition entre dans tous les cœurs, qui peuvent la recevoir. Les desirs changent d'objets; on étoit libre avec les Loix; on veut être libre contr'elles. Chaque Citoïen est come un Esclave, échapé de la maison de son maitre.*

Voilà les sages maximes, les grands principes, que M. SARASIN ne se laissoit point d'inculquer à ses Compatriotes, parce qu'il les croïoit conformes aux Loix de Dieu, & les plus propres à faire leur bonheur.

GENEVE.





## L E T T R E

*D'un Protestant, employé dans la Mission,  
pour la conversion des Juifs.*

**V**ous souhaitez, mon cher Ami, que je vous instruisse de mes progrès, dans les courses & les travaux, où je me suis voué, pour convertir des Juifs. Sachant le vif intérêt que vous prenez à cette louable entreprise, j'en voudrois pouvoir vous en donner des nouvelles, qui vous causassent une véritable joie; mais vous connoissés trop le cœur humain, & quelle est la force des préjugés de l'éducation, pour vous être flaté, que nous aurions bientôt de grands & rapides succès. Dieu seul, par les sages dispensations de sa Providence, ramènera enfin salutairement à nous, des esprits qui ont été si fort aliénés, depuis tant de siècles. Tout ce que nous pouvons espérer présentement se réduit presque, à diminuer un peu le funeste éloignement, que ces pauvres errans avoient conçu pour tous les Chrétiens & pour le Christianisme. Cet éloignement est encore si fort, que le plus grand nombre d'entr'eux refuse absolument de nous écouter. Parmi ceux qui veulent bien nous prêter l'oreille, les uns le font par pure curiosité, pour savoir, si nous cherchons à in-

roduire quelque nouvelle Secte : D'autres nous laissent entrevoir, qu'ils nous croient le cerveau un peu timbré ; rarement en trouvons nous quelques uns , qui veuillent entrer en conférence avec nous , pour s'éclairer sur les doutes qu'ils peuvent avoir , & travailler au salut de leurs ames , en s'appliquant uniquement à découvrir la vérité , pour la suivre à tout prix.

Je rencontrai néanmoins, il y a quelques jours , un honête Rabin , qui me parut être dans des dispositions assez raisonnables. Il reconnut avec moi , de la meilleure foi du monde, que nôtre JESUS avoit paru en Judée, dans le tems où l'Oracle des soixante & dix Semaines de DANIEL, donoit lieu d'atendre le Messie. Il convint encore , que la mort du Messie sembloit véritablement avoir été prédite, dans les paroles où l'Ange GABRIEL dit à DANIEL : *Le Messie sera retranche ; mais non pour lui-même (\*)*, & dans celles-ci d'Esaië, *Il sera mené à la mort , come un agneau , & souffrira come une brebis , qui demeure muette devant celui qui la tond (\*\*)* ; il sera retranché de la terre des vivans , par le crime de mon Peuple. Mais quand , de ces aveux , je voulus conclure qu'il ne pouvoit plus , sans agir contre ses lumières & blesser sa conscience ;

---

(\*) DAN. IX. 24. 26. (\*\*\*) ESAIE LIII. 7. & 8.

refuser d'embrasser le Christianisme, il me répondit avec une franchise admirable: Je n'y ferois déjà déterminé de moi-même, & depuis long-tems, si je n'en eusse été retenu; par un autre Oracle de nos Livres sacrés, & par des événemens arrivez en Perse à une grande multitude de Juifs, qui s'y étoient établis avec mes ancêtres. Je le priai de m'exposer cet Oracle, & de m'instruire de ces événemens. Donnez-moi, me dit-il, vôtres Bible. Come j'aime peu les disputes, sachant que celles qui touchent la Religion dégénèrent facilement en aigreurs, je ne veux me servir que de vôtres version, pour vous convaincre, que je ne puis, ni ne dois, reconoitre vôtres JESUS, pour le vrai Messie, promis à nos Pères. La lui aiant présentée, il me lut d'abord l'Oracle, où Dieu dit dans ZACHARIE (\*), *Egaie toi grandement, fille de Sion; jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem; voici ton Roi viendra à toi, juste & qui se garantira par soi-même, abject & monté sur un âne, ou sur un anon le poulain d'une anesse. Et je retrancherai d'Ephraïm le chariot, & de Jérusalem les chevaux, & l'arc de la bataille sera aussi retranché; car il parlera de paix aux Nations, & sa domination s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre mer, & depuis le fleuve*

---

(\*) ZACH. IX. & 9 10.

*jusqu'aux extrémités de la terre.* J'ai lu ; continua-t-il , avec attention, vôte Nouveau Testament : Je n'ignore pas , que vos Evangelistes prétendent que Jésus de Nazareth a complit cet Oracle , peu de jours avant sa mort , lors qu'il entra dans Jérusalem , monté sur un anon , & au milieu des cris d'allégresse & des aplaudissemens d'une grande multitude , qui l'accompagnoit ; mais puis-je m'empêcher de voir , que pour rendre l'Oracle parfaitement a compli , il faudroit que l'Eglise & l'Etat de Jerusalem l'eussent reçu avec joie , comme le vrai Messie ; qu'il se fut garanti des effets de la haine de ses ennemis ; qu'il eut fait cesser toutes les guerres , établi parmi les Peuples une paix universelle , & étendu sa domination jusqu'aux extrémités du monde ?

Pour répondre à cette difficulté , je le priaï de considerer , que les Juifs ont le même intérêt que les Chrétiens , à concilier cette prédiction de ZACHARIE avec celles d'ESAIE & de DANIEL , qui parlent du Messie , come devant être retranché & mis à mort ; puis qu'ils ne doivent non plus que nous , admettre aucune contradiction réelle entre des Auteurs qu'on reconoit de part & d'autre avoir été divinement inspirez. J'ajoutai , que quand ZACHARIE exhorte la fille de Sion , & la fille de Jérusalem , à se réjouir & à se livrer à des transports d'allégresse , ce ne peut pas être à

la



la Sion & à la Jérusalem qui alloient faire mourir leur divin Roi, qu'il s'adresse ; mais à une nouvelle Sion & à une nouvelle Jérusalem, qui le reconnoîtront pour le vrai Messie, vers le tems de son second avènement, vers le tems prochain de son retour glorieux, où il viendra régner sur la terre, & fera régner constamment avec lui la justice & la paix, parmi toutes les Nations. Alors, lui dis-je encore, Dieu aura touché le cœur du Peuple Juif, en sorte qu'Ephraïm & Jérusalem, qui formoient autrefois deux Roïaumes, si souvent ennemis, n'en formeront plus qu'un seul, & qu'ils embrasseront de tout leur cœur les vrais Chrétiens, lesquels de leur côté reconnoîtront en ce tems-là, cette sainte Jérusalem, pour leur digne Mère, & travailleront de concert avec elle, à faire cesser les guerres, dans tout l'Univers. Il me paroît, continuai-je, que l'Hébreu de ZACHARIE seroit mieux traduit de cette manière: *Livre toi aux plus vifs transports de joie, fille de Sion ; pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem: Voici ton Roi ; il va venir à toi juste & victorieux, oui lui-même, qui fut assigé de ton impénitence, lors qu'il étoit monté sur un âne, ou plutôt sur un poulain d'une anesse. Car j'aurai fait retrancher par Ephraïm le chariot, & par Jérusalem les chevaux. L'arc avec lequel on combat aura aussi été retranché. En effet, il aura persuadé par sa parole, aux Na-*

*tions de vivre en paix , & sa domination s'étendra , depuis une mer jusqu'à l'autre mer , & depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.*

Mon sage Rabin , qui m'avoit écouté patiemment jusques-là , me parut frappé de ma réponse : Il ne contesta point , sur ma manière de traduire ce passage ; mais il se retrancha à me dire , qu'il favoit , par la tradition de ses Pères , que Dieu avoit exercé , il y a environ trois siècles , un grand jugement sur les Persans , pour avoir voulu forcer les Juifs , qui 'demeuroient parmi eux , à changer de Religion ; d'où il concluoit , que cette Religion , & sa Nation entière , tant qu'elle gardoit la Loi , étoit encore l'objet de la faveur du Ciel.

Qu'est ce donc , lui repliquai-je , que vous a appris cette tradition de vos Pères ? Mes Ancêtres , me dit-il , étant allez s'établir en Perse , avec une grande multitude d'autres Juifs , eurent d'abord beaucoup à souffrir de l'intolérance des naturels du pais , qui voulurent les obliger à quitter la Loi de MOISE , pour suivre celle de MAHOMET ; mais après que ces pauvres gens eurent essuïé bien des vexations & des injustices , un bon Prince étant parvenu à la Couronne , fut touché de compassion pour eux , & voïant que l'intolérance ne causoit que des troubles dans son Royaume , il

voulut lui opofer une forte digue , en faifant en faveur des Juifs, un Edit perpétuel & irrévocable, qui leur affurât le libre exercice de leur Religion. Cet Edit ramena d'abord la tranquillité , & tant qu'il fut observé , il maintint la paix dans la Perse ; mais un des Successeurs de ce bon Roi s'étant laissé persuader, qu'il ne devoit point souffrir dans ses Etats d'autre Religion que la sienne , lâcha la bride aux Persécuteurs , & révoqua l'Edit perpétuel , à la grande satisfaction des Persans , qui applaudirent hautement à son zèle ; mais Dieu ne laissa pas impunie cette intolérance du Monarque & de son Peuple. Il leur montra sa colère par des états bien marqués. Sans parler des ravages que la mort , avec sa faux tranchante , fit dans la Maison Roïale , il permit que ce Prince eut avec ses voisins de longues & sanglantes guerres , qui épuisèrent considérablement ses Etats , & d'hommes & d'argent. Alors la finance impitoyable trouva mille moïens de pressurer les Sujets : Elle déploya les ressources de son art, dans une progression continuelle d'Edits burseaux, de plus en plus onereux. Ce n'est pas tout : Come les Sectateurs d'ALI avoient élevé des disputes, sur quelques points de leur croïance , Dieu permit encore , que ce Prince fit venir de la Mèque , un Ecrit du Chérif, pour trancher sur toutes ces questions ; mais cet

Écrit , loin de mettre fin aux disputes , devint une nouvelle source de discorde pour les Persans , & donna lieu à bien des scènes assez affligeantes pour leurs ames. D'un côté , on vouloit doner force de loi à l'Écrit du Chérif ; de l'autre on combattoit pour la liberté de la conscience. Ces maux ne finirent pas à la mort du Roi : Ils s'aggravèrent plutôt sous son Successeur. Dès lors , on ne vit plus en Perse , que de fortes Remontrances des divers Corps de Magistrature , qui représentoient au Roi sa Religion à tout moment surprise , les atteintes données à des Loix anciennes & respectables ; les formes essentielles violées , par des coups d'autorité , qui alarmoient ses plus fidèles Sujets & remplissoient leurs cœurs d'amertume ; le Trône environé de gens , qui en fermoient les avenues à la vérité ; des excès & des abus de tout genre ; les Provinces désolées , par le dépérissement de l'agriculture , des arts & du commerce ; la Nation entière livrée à l'avidité insatiable des Traitans , des Fermiers , des Sous-fermiers , & d'une multitude inombrable d'Employés , qui , come autant d'harpies & de sang-sues , se nourrissoient de sa substance , & enloient leurs veines de son sang. On n'entendoit de toutes parts , que les plaintes & les gémissemens du Peuple , qui pouffoit de tems en tems vers le Ciel des cris douloureux ; mais le Ciel fut long-tems infen-

sible à leurs soupirs, & inexorable à leurs prières. Il ne leur devint propice, que quand ils eurent rendu gloire à Dieu, en reconnoissant humblement devant lui, qu'ils avoient bien mérité d'éprouver si long tems toute la pesanteur d'un joug de fer, pour avoir aplaudi à la révocation d'un Edit, qui auroit dû être sacré & inviolable pour tout le Roïaume. C'est ainsi que Dieu se montre visiblement en Perse, le vengeur de nôtre Religion opprimée.

Je lui répondis, que dans les événemens dont il venoit de me faire la description, je vois clairement, que Dieu s'étoit en effet montré le vengeur du crime de l'intolérance des Persans; & qu'en général, il ne pouvoit qu'approuver ceux qui aiment mieux déplaire aux homes, que blesser leur conscience; mais que pour décider entre le Judaïsme & le Christianisme, il y auroit une extrême imprudence à le faire, sur un simple préjugé; pendant qu'on pouvoit examiner mûrement & à fond la grande & capitale question, agitée de part & d'autre. Nous en étions là, lors qu'on vint lui dire, que son Père, qui étoit fort âgé, & qui demuroit dans une Ville voisine, étoit dangereusement malade, & qu'il souhaitoit de le voir avant que de mourir, pour lui doner sa bénédiction, & ses derniers ordres, touchant sa famille & le partage de ses biens. Il me

quita les larmes aux yeux , pour aller trouver son Père , qu'il aimoit tendrement & dont il étoit chéri. Je fus très-fâché de ce contretens. Come ce Rabin est home de bien , rempli de candeur & zélé pour enseigner ce qu'il croit vrai ; que d'ailleurs il est fort estimé de ceux de sa Nation , si l'on peut une fois le gagner au Christianisme , sa conversion pourra avoir des suites heureuses. Elle en procurera vraisemblablement beaucoup d'autres. Alors mes Lettres vous feront plaisir , & je pourrai vous aprendre le nom de cet home , & le lieu de sa demeure. Continué d'honorer de vôtre amitié vôtre plus affectioné serviteur.

A. L.





LE SUISSE

*Nil nisi lena decet &c.*<sup>1</sup>

H O R A T.

**J**'AVOUE qu'il en couste quelque chose à mon amour propre , de rendre publique la Lettre suivante ; mais tout bien compté , je trouve qu'il y a plus à gagner qu'à perdre pour lui. La réputation que je prétens me faire par-là , de SUISSE prompt à reconoitre & à réparer ses fautes , est plus flateuse à mon gré , que je ne puis être avili , soit par les reproches qu'on va voir , soit par l'air & le ton qu'on y met.

„ M-ONSIEUR LE SUISSE !

„ Puisque vous avés compris la nécessité  
 „ de rendre vos Feuilles recomandables , par  
 „ un vers Latin qui leur serve come d'*enseigne* ,  
 „ abstenés vous , s'il vous plait , d'estropier  
 „ ceux qui vous rendent ce service. Au lieu de  
*Est OLITOR quoque nonnunquam opportuna*  
*locutus*

„ qui est l'ancienne & vraie leçon de celui  
 „ que vous employâtes dernièrement , où  
 „ avés vous pris la liberté de mettre , *Est Por-*  
 „ *titor* &c. Si vos oreilles étoient un peu  
 „ moins longues , n'auroient elles pas senti ,

„ qu'il n'y a point là de mesure ? Et si vous  
 „ n'étiés pas *Bipedum indoctissimus* vous feriés  
 „ vous figuré que *Portitor* signifie un *Portier* ?  
 „ Combien d'autres ignorans le croient déjà  
 „ sur votre parole ? A quoi serviront défor-  
 „ mais les Collèges , les Régens & les Dictio-  
 „ naires , s'il est permis à un gros SUISSE  
 „ de tout brouiller dans l'usage des mots , &  
 „ dans la structure des vers ? J'entens donc ,  
 „ qu'au plus vite vous arrétiés le cours de ces  
 „ deux bévües. Avoüés au Public , que pre-  
 „ nant sotement la *quantité* pour le *nombre* des  
 „ syllabes , vous avés été assés simple pour  
 „ croire que *Portitor* , qui en a trois come  
 „ *Olitor* , pouvoit tenir par tout la place d'*O-*  
 „ *litor* , & qu'au reste ce mot signifioit un  
 „ *Portier* , à cause de son raport à *Porta* , au  
 „ lieu que mieux instruit , vous savés à pré-  
 „ sent qu'il signifie un *Gondolier* , de *Portus* ;  
 „ je vous abandonne même ce vers de Virgile  
 „ pour le citer là dessus , come de votre estoc

Nec PORTITOR Orei

*Amplius objectam passus tranare paludem.*

„ D'ailleurs , c'est une pitié que votre or-  
 „ thographe & votre ponctuation. Croiés  
 „ moi , ne vous mêlés plus d'écrire , que pour  
 „ enrégistrer vos billets de visite , ou cher-  
 „ chés du secours. Je veux bien vous en  
 „ offrir. Si vous m'aportés réguliérement vô-



tre Feuille, avant que de la donner à l'Im-  
 meur, je vous promets d'en ôter toutes les  
 fautes, & de fournir chaque Discours d'un  
 Vers latin bien choisi, & bien correct. Je  
 pourrai même les embélir quelquefois d'un  
 Vers grec, quand le sujet en vaudra la peine.  
 Il ne seroit pas juste que cela ne vous coûtât  
 tout à fait rien, mais les Muses sont géné-  
 reuses, & vous en serés quite pour me cé-  
 der une part dans le débit; nous en pour-  
 rons convenir de bouche. Vous n'aurez  
 qu'à vous adresser au Collège de *Boncour*,  
 dont le Suisse vôtre confrère, vous fera  
 parler à M. DE LATIN SEC.

Je passe condamnation, sans difficulté. Ce  
 n'est pas qu'il n'y eut quelque chose à dire en  
 faveur de ce malheureux *Portitor*. D'un côté  
 la fonction de *Caron*, désignée par ce mot  
 dans *Virgile*, a bien du rapport avec celle de  
*Portier*, & cet autre Vers du Poète semble  
 aller là

*PORTITOR* *bas horrendus aquas & flumina servat.*

D'ailleurs en amenant *Portitor* de *portare*,  
 il signifieroit en general, un *Voiturier*: Or  
 de *Voiturier* à *Côcher*, il n'y a que la main,  
 & c'est en qualité de *Côcher* que j'ai agi &  
 parlé l'ordinaire précédent. Mais patience;  
 il ne faut pas fâcher d'avantage M. DE LATIN  
 SEC, qui trouveroit peut être, que j'ai plus

tort que jamais d'avoir quelque raison contre lui. Ce qui me fâche moi même, c'est l'afront que ce Savant si officieux & si désintéressé, m'a fait essuier au Collège de *Boncour*. Je n'ai point manqué d'y aller pour lui faire mes remerciemens & le prendre au mot sur ses offres. Le croiroit-on ? Il n'y eut jamais ni Régent, ni Correcteur, ni Pensionnaire, ni Supôt quelconque de ce nom, ni dans cette maison, ni dans aucune autre du *païs latin* (\*). Franchement, je n'aime point ces jeux là, & le Public ne doit point être joué de la sorte, dans une personne qui s'est mise à son service. Je vais en tout rondement, & de la meilleure foi du monde ; qu'on en use de même avec moi, ou qu'on ne s'amuse point à m'écrire. J'avertis tout honête homme, qui aura des propositions à me faire, que je lui donnerai audience dans ma Loge. On fait où elle est, & le moins qu'on doive à mes cheveux gris, & à ma dignité d'Ecrivain périodique, est de venir m'y chercher. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir été ainsi pris pour dupe, par un fantôme, ou par un masque, je ne ferai plus un seul pas sur pareille invitation. Pour ce qui est des Sentences Latines, que je continuerai d'ar-

---

(\*) On appelle ainsi à *Paris* le quartier de l'Université.

borer à la tête de mes Discours , s'il m'arrive d'y prendre quelquefois un mot pour un autre , ou d'y faire quelque faute contre la *prosodie* , voilà bien dequoi faire tant de vacarme ! Mrs. *De Latin sec* n'ont qu'à suposer que je n'écris pas pour eux. J'en dis autant des fautes d'ortographe & de ponctuation ; ou si on me chicane encore là dessus , je pourrais bien faire come la Cour de Rome qui, importunée sur la place que certaine virgule devoit avoir dans une de ses Bulles , en fit imprimer une Edition , où il n'y avoit point de virgule du tout.

Je ne suis pourtant pas si en colère , que je ne me souviene fort bien de l'engagement que j'ai pris , à propos de la Scène donnée en pleine rüe par M. le Vicaire de St \*\*\*. & ce méchant Huguenot , qui ne voulut rendre aucun devoir au VENERABLE , sous prétexte qu'il se croioit libre sur le pavé de *Paris*. Il faut s'aquiter , & c'est ce que je vais faire.

Je supose d'abord , que les gens de bon sens , car ainsi que tout Ecrivain qui a pignon sur rüe , je prétens être en droit de qualifier de la sorte , tout Lecteur qui entre dans mes pensées ; je supose dis-je , que les gens de bon sens ont fort approuvé mes réflexions sur la multiplicité des Religions , & sur le parti que la Sagesse Divine tire de ce mal passager , pour un très grand bien , qui est d'atacher

chacun à sa propre Religion, beaucoup plus qu'on ne le seroit à la véritable, si elle devenoit trop tôt celle de tout le monde; & de ploier ainsi les homes à son joug, par l'usage même qu'ils croient faire de leur liberté sur cet article. Mais la question est de mettre ce principe en valeur, pour établir le *Mode de vivre* que je voudrois proposer entre L'EGLISE CATHOLIQUE, & les différentes Sectes qui s'en sont détachées.

Je vois de reste qu'une *Tolerance* entière seroit assés du goût de ce Siècle; mais je crains qu'il n'aille trop vite, & je me défie un peu de ce goût général. L'effet naturel d'un pareil sistème pourroit bien être d'en nourrir le motif secret, que je crois apercevoir dans un grand penchant à l'indifférence pour toute Religion. Quoi qu'il en soit, nous regardons les choses come étant plus *nôtres* & par conséquent nous les affectionons d'avantage, à proportion qu'elles nous sont plus disputées; & nous en mesurons le prix, bien moins sur ce qu'elles sont réellement, que sur ce qu'elles nous coûtent: Or il me semble que le Christianisme n'en est encore nulle part au point de se passer tout à fait de ces menus services, que les fantaisies & les foiblesses de l'humanité lui ont souvent rendus; c'est pourquoi je ne voudrois pas qu'on se pressât tant d'y renoncer. Seulement, il faudroit voir

jusques où, & coment on peut encore faire jouïr ce raport, pour répondre aux vûes de la Providence.

Selon l'idée que je me fais de ces vûes, il fut d'abord nécessaire que *Scandale arrivat*, c'est-à-dire, que la vraie Religion començat par être violemment contredite, & même persécutée; car rien n'est plus propre à enraciner une nouvelle doctrine, que la mauvaise humeur où elle met ceux qu'on quite pour la suivre, soit que cette colère anonçant des prétentions plus choquantes, on soit bien aise de lui en faire avoir le démenti; soit qu'il y ait je ne sai quoi de si ridicule à se fâcher, quand il s'agiroit de raisonner, que quiconque en est là, done envie de le fâcher toujours plus, & de ne garder aucune mesure avec lui, ni avec ses préjugés.

Lorsque L'EGLISE eut assés de pié pour se passer de Persécuteurs étrangers, l'usage qu'elle fit bien vite de sa prospérité ne laissa pas de montrer qu'elle avoit encore besoin de quelque secours aprochant, & que la foi n'avoit pas encore assés pénétré las esprits & les cœurs, pour s'y soutenir sans cela. Aussi le moment de paix qui lui fut acordé ne dura-t-il qu'autant qu'il falloit, pour faire voir qu'il ne pouvoit être plus long sans péril. En éfet, il y a toute aparence humaine, que l'Eglise auroit oublié, en fort peu de tems, son Dogme

capital de la Divinité de JESUS-CHRIST, si l'Arrianisme n'étoit venu tout à propos pour le rétablir, en le combatant, & en usant de toutes fortes de violences contre ses défenseurs; come il est clair que l'Orthodoxie sur la grace efficace, eut la même obligation aux efforts des Pélagiens pour la détruire.

En suivant ainsi l'Histoire Ecclésiastique, & en faisissant à la fin de chaque Période le résultat des troubles qui s'y sont élevés, il ne seroit pas mal aisé de prouver, que l'Eglise leur doit la conservation d'une bone partie de ses Doctrines les plus essentielles, & de ses Pratiques les plus respectables. Il me semble qu'il y en a plusieurs dont la Tradition ne parle jamais moins, que dans les tems où les Hérétiques ne paroissent point y avoir trouvé à redire; & sur lesquelles, au contraire, la Tradition ne manque pas de reprendre vigueur, dès que les Hérétiques font mine de les quéreller. Je suis même fort porté à croire, que c'est là une des principales raisons, qui ont tant retardé la décision formelle de divers points de grande importance. Peut être que l'Eglise n'en auroit jamais fait sur le culte des Images, sans les fureurs des Iconoclastes anciens & modernes; come on assure que LUTHER ne se seroit jamais mis en peine de les protéger, si quelqu'un de ses partisans, dont j'ai oublié le

nom barbare, ne s'étoit émancipé à faire main basse sur elles, de son propre chef.

Le mal entendu qui se forma au IX. Siècle sur la *Présence réelle* empêcha visiblement ce dogme de disparoitre tout à fait alors, & servit à l'entretenir jusqu'au milieu du XI. où la quèrelle s'étant un peu plus échauffée amena, pour le suivent, les insolences des *Albigéois*, à qui nous sommes redevables du premier Décret qui établit sans retour, la *Trans-substantiation*. Pour la Comunion sous une seule espèce, j'ai oui dire à une personne fort instruite, qu'on n'y auroit point pensé à *Constance*, sans la nouvelle qui y vint des emportemens de JACOBEL contre cette pratique. Encore le Décret de *Constance* est-il bien foible, en comparaison de ce qu'il auroit falu; mais JACOBEL n'étoit qu'un petit Curé, qui ne méritoit pas qu'on prit des mesures bien vigoureuses contre lui. Ce fut toute autre chose, quand les Bohémiens, & après eux les Allemans, firent tant de bruit, & répandirent tant de sang, pour obtenir le Calice: L'Eglise sentit alors qu'il faloit se soutenir, lancer de bons *Anathèmes*, & faire déclarer par ses Docteurs, que la Comunion *sub utraque* est damnable pour les *Laiques*, & que c'est à eux une *inspiration du Diable*, que d'y penser seulement (\*); moiennant quoi on a

---

(\*) Voies Pfeiffer. Inform. Euchar. p. 25. 26.

fit désormais à quoi s'en tenir, nonobstant les facilités *politiques* du Concile de Bâle, & les complaisances *paternelles* de PAUL III. & de PIE IV, qui ont bien voulu essayer de permettre come une faveur, ce qui avoit été ordonné autrefois si positivement, & come un devoir si indispensable, par deux de leurs plus illustres Dévanciers sur le Siège Apostolique (\*).

Enfin c'est un fait affés connu, que n'eut été la levée de Bouclier du XVII. Siècle, plusieurs autres décisions, dont les fidèles avoient grand besoin, seroient encore à faire. L'Eglise, qui jusques là n'avoit presque pas seulement songé à son *infaillibilité*, se réveilla pleinement à une alarme si chaude, & n'hésita plus à rendre son Catéchisme complet. Il en étoit tems, & il est clair qu'un si long retard lui avoit rendu bien nécessaires les contradictions qui l'ont obligée à y mettre fin. Je n'ignore pas que les Hérétiques tirent d'autres conséquences de tout ceci, prétendant que la nouveauté de la décision, prouve celle de la Doctrine, ou de l'usage même; mais c'est qu'il ne leur plait pas d'entendre, que les décisions de l'*Eglise représentative* ne sont qu'un témoignage qu'elle rend à la foi, & aux usages de l'Eglise représentée,

témoignage

---

(\*) ST. LEON & ST. GELASE,



témoignage que les conjonctures peuvent demander, mais qui n'est pas plus essentiel à la chose même, qu'une déclaration de Preud'hommes ne l'est à la *Pratique* d'une Province, qui joint de tems immémorial le Droit coutumier ou Droit écrit.

Il est donc indubitable, que la contradiction, & même la Persécution *passive* a toujours été fort utile au vrai Christianisme; & pour sentir que cette utilité ne porte pas sur quelques circonstances particulières, mais sur la nature même de l'homme, il n'y a qu'à se souvenir que l'Eglise Juive en avoit déjà fait l'épreuve, longtems avant la Chrétienne: Tant que la Loi de MOISE eut paix au dehors, elle fut assés mal observée au dedans; & c'est de l'époque où les Juifs eurent le plus à souffrir pour elle, qu'il faut dater leur guérison de tout penchant à lui faire des infidélités.

D'ailleurs, il faut convenir que l'Eglise a rendu plus d'une fois à l'hérésie, le service qu'elle en a si souvent reçû; c'est à dire, qu'en la traitant dans l'ocasion, avec un peu de rigueur, elle lui a fait & conservé plus de partisans, que les meilleures raisons n'ont été capables de lui en ôter. J'en pourrois donner bien des exemples; mais qu'on jette seulement les yeux sur les Provinces méridionales de ce Royaume, où l'on a tant sévi autrefois contre les *Vaudois*, & qui sont pré-

cifément celles où leur hérésie s'est le mieux foutenüe. On dit qu'ALPHONSE d'*Arragon* avoit trouvé moien de s'en défaire, en permettant à ses Sujets de les battre, pourvû que ce fut sans les tuer, ni les estropier; c'est pourquoi, ne se trouvant pas assés maltraités dans ce pais là, ils gagnèrent le Languedoc, où leurs frères l'étoient bien autrement. Si l'on en croit GUILLAUME LE BRETON (\*), & d'autres contemporains nullement suspects, les Soldats du Légat, que GUILLAUME appelle *Ribaldos*, sans aucun dessein de les injurier, n'égorgerent pas moins de 60 mille de ces Hérétiques, au sacagement de *Beziers*. Que produisit une si terrible faignée? Que l'hérésie ne s'en porta que mieux, & si bien, qu'encore aujourd'hui après plus de 400 ans, elle n'est rien moins que prête à défailir dans ces quartiers là, quoique bien d'autres *Ribaldi* y aient mis la main depuis.

Avant que j'y eusse mieux pensé, cela m'embarassoit un peu dans la conduite de notre Mère Sainte Eglise; à présent je vois ce que c'est: Cette bone Mère va toujours au moindre mal. C'est un mal, sans doute, que l'afermissement de l'hérésie; mais ce seroit bien pis, si les hérétiques, dont la légèreté se montre assés en cela même qu'ils se font

---

(\*) Philippid. Liv. VIII.

éloignés du gros de l'Arbre, se laissoient aller jusques à ne lui être plus rien du tout; & voilà ce qu'il falloit prévenir en les arrêtant par quelques *sevérités maternelles*, au peu de Religion qui leur restoit.

On entend à présent, pourquoi je ne suis pas dans le système d'une *Tolerance entiere*. Je ne la demanderois point aux Huguenots pour les Catholiques, de peur que ceux-ci ne tombassent dans l'*indifférence* par tout où les autres font les plus forts. Je ne l'acorderois pas non plus aux Huguenots, là où nous somes les maîtres, parce que je craindrois la même chose pour eux. Ceux qui prennent l'alarme à la moindre proposition d'une pareille tolerance doivent donc être tranquiles de ce côté. D'un autre il ne faut pas se figurer non plus, que je prétende ralumer la persécution nulle part: Si elle a produit de bons effets sous les yeux de la Providence, qui ne souffre pas le mal, parce qu'il est mal, mais parce qu'elle fait le mener à bien, ce n'est pas à dire qu'il soit permis ni à moi, ni à personne, de faire ce mal ou de l'encourager, & j'aime bien mieux l'humeur de ST. AUGUSTIN, avant que ses quèrelles avec les Donatistes l'eussent tant aigrie, que depuis. M. PASCAL étoit persuadé que l'état de maladie est le plus salutaire au Chrétien, mais auroit-il trouvé bon que, pour le salut de son ame, ses amis

eussent cherché à lui doner la fièvre ou la colique ?

De plus on doit distinguer les tems & leurs circonstances Il y en a eu où les Esprits pouvoient avoir besoin de remèdes plus actifs & de préservatifs plus violens , come il y a des gens dont le tempéramment, ou la manière de vivre , demande des médecines de cheval. Mais il y a aussi des époques où les Esprits, devenus plus délicats, peuvent & doivent être conduits au même but par des moïens plus doux. C'est quand les autres ont fait leur secousse ; & pour sortir de la figure, quand la lumière est assez répandue & assez vive, pour affecter sans grand effort, à peu près tous ceux qui habitent dans sa sphère. Or tel est, je crois, le cas présent du monde Chrétien, soit orthodoxe, soit hérétique, au moins depuis le 43 degré de latitude septentrionale, & au deça ; car pour au delà, c'est une autre affaire : Je suis obligé de reconoitre que les maximes des Décrétales, sur ce point, y ont encore leur usage, aussi bien que les *Auto da fè* ; quand ce ne seroit que pour retenir les *Maranes* sur le penchant du Déisme. M. le Chevalier d'ARGENS croit que c'en est déjà fait, & que tout Juif est Déiste ; mais il a tort, puisque l'ancienne fréquence de ces charitables exécutions n'empêche point qu'il n'y en ait toujours bon nombre à faire.

La vérité est que le XVIII. Siècle n'a pas encore passé les Pirenées, & qu'à moins qu'il ne fasse le tour & ne remonte le Tage par son embouchure, il lui reste bien des barrières à surmonter, avant que d'être à sa source, ou d'oser s'y montrer. Cela arrivera pourtant, & alors nous pourrons rendre à l'Espagne des *Minoratifs spirituels* en retour de ceux que nôtre médecine corporelle lui doit. Mais en attendant, il n'y a nulle conséquence des procédés de l'Eglise dans la *Zone torride*, à ceux qui conviennent dans la *temperée*. Il y en a si peu, que tandis qu'elle brule encore les infidèles dans la première, & qu'elle y donne pour un de ses *caractères* la puissance qu'elle exerce en cela, on tient, au contraire, en France, que l'*état de persécution* (PASSIVE) sera toujours la preuve la plus sûre pour distinguer les vrais Croïans (\*). Ce qui étoit aussi la maxime comune des IV. premiers Siècles.

Après avoir ainsi préparé mes Lecteurs au *Mode de vivre* que j'ai en tête d'établir entre les Chrétiens, je me crois en droit de lui donner pour *But* l'afermissement, la conservation & la propagation de l'Eglise, mais sans préjudice de la RELIGION ; & pour

---

(\*) VOIÉS FLEURI, Discours sur l'Histoire Ecclésiastique & Institution au Droit-Canon.

*Maxime fondamentale*, de ne pas détruire la RELIGION, sous prétexte de soutenir l'Eglise, & de la faire prévaloir. Je sens bien que ceci a un certain air d'Enigme & de Paradoxe; mais il ne faut pas s'en éfaroucher; tout s'éclaircira à la première occasion,

DE MA LOGE LE 2. de Mai 1759.



## E S S A I

*Sur la Dissertation de M. de GUIGNES, qui a prétendu prouver que les Chinois étoient une Colonie Egiptienne.*

CETTE Dissertation a fait grand bruit il y a deux ans dans le monde savant: M. de GUIGNES donne ses preuves, ou plutôt tire ses conjectures

1°. De la grande ressemblance entre les Lettres Phéniciennes & l'Alphabet tiré du Dictionnaire Chinois.

2°. De la même ressemblance entre plusieurs usages des deux Nations.

La 1ere conjecture a été vivement combattue par M. DESHAUTERAYES, Professeur en Langue Orientale au Collège de *Beauvais*. Nous avons lu, dans un des *Mercures* de l'année passée, une Dissertation savante, dans

laquelle il veut établir, que cette prétendue ressemblance est beaucoup plus dans les yeux de M. de GUIGNES, que dans la réalité : Je n'entrerai pas dans le détail de toutes ces preuves négatives, qui ne peuvent d'ailleurs se juger que par l'inspection des pièces, qui font le sujet de la dispute. M. de GUIGNES se sentant ataqué, sur sa prétendue découverte, a fait imprimer les pièces du procez ; c'est à dire les Alphabets Egiptiens & Phéniciens d'un côté & les Alphabets Chinois de l'autre, & par ce procédé, il a mis tous les Savans en état de juger si la ressemblance est assez grande, pour pouvoir tirer raisonnablement une induction favorable à son hypothèse.

Come je n'ai pas vû ce tableau, je suppose que M. de GUIGNES a pris les plus grandes précautions pour constater que cette ressemblance se trouve exactement dans les originaux sur lesquels il a fait graver ses Alphabets, & que ces mêmes originaux sont bien antérieurement à sa découverte, dans la Bibliothèque du Roi & dans les véritables copies des Inscriptions Phéniciennes qu'il cite dans sa Dissertation.

Il est assez singulier, que cette ressemblance ait parû, elle seule, une preuve assez forte à M. de G. pour établir son hypothèse, & qu'en suite, pour donner un air de possibilité à la

chose, il dise que nous lisons dans DIODORE *de Sicile*, & dans d'autres Auteurs, que SE-SOSTRIS a pénétré jusqu'à l'Océan Oriental, d'où sans doute il aura pû envoyer des Colonies jusqu'à la *Chine*, s'il n'y est pas allé lui même.

Il est encore plus surprenant que M. DESHAUTERAYES, son Antagoniste, ne l'ait ataqué que sur la dissemblance de ces mêmes caractères, & que la difficulté tirée de l'éloignement des lieux, qui saute aux yeux de tout le monde, ne l'ait pas assez frapé pour en faire sa principale objection : Du moins l'extrait donné dans le *Mercur*e n'en fait pas mention.

Quiconque admet, sans une nécessité évidente, que les homes dans les tems les plus reculés de l'antiquité & les plus voisins de la Création ou du Déluge, ont été en état de faire par mer des voyages de long cours, & de porter avec eux tout ce qu'il faut pour former une population, ne raisonnent point suivant les règles d'une critique judicieuse, puisqu'ils font par le plus, ce que d'autres font par le moins.

M. de GUIGNES établit la possibilité du voyage de SESOSTRIS au tems de MENES. Il appuie sa conjecture sur ce que le *Tu* des Chinois répond au mot *Men*, qui doit faire *Menes* Roi de *Thèbes*. S'il n'a pas de meil-



leurs fondemens à doner à son hypothèse, elle n'a pas l'air de faire fortune. Il nous reste, il est vrai, des monumens certains, dans des tems très anciens, de la navigation des Phéniciens & je dirai aussi des Egyptiens; quoique beaucoup plus des premiers que des seconds, parce qu'étant placés sur la Mer Méditerranée, leur navigation a tourné sur les côtes de l'Europe; tandis que celle des Egyptiens s'est étendue du côté de la Mer Rouge ou de l'Océan Oriental. Nous savons qu'eux ou leurs voisins faisoient, du tems de SALOMON, le Voïage en Ophir, dans des vues de comerce, preuve que ce Pais étoit peuplé avant qu'ils y abordassent: L'opinion comune place présentement Ophir sur les Côtes de Sofala: Des batimens construits & frétés dans les ports de la Mer Rouge pouvoient longer les Côtes d'Afrique & aller jusqu'à leur extrémité, en prenant beaucoup de tems, tant pour l'aller que pour le retour, à cause des mouffons. L'Ecrivain sacré dit, que leur voïage duroit trois ans; cela est aisé à comprendre.

Mais il n'y a aucune trace dans l'histoire ancienne, que des Batimens Egyptiens, frétés sur la Mer Rouge, aient débouché dans l'Océan Oriental, pour cingler en pleine Mer, doubler le Cap de Comorin, passer au travers du Détroit de la sonde, delà remonter

jusqu'à la Chine à travers les difficultés sans nombre dont ce Voiage est accompagné, même de nos jours : Il ne faut pas être bien habile Géographe pour convenir, ce me semble, que dans des tems si anciens, une pareille supposition, qui n'est appuyée que sur les conjectures les plus vagues & les plus incertaines, ne sauroit se soutenir.

Mais, répondra M. de GUIGNES, *Batés tant qu'il vous plaira ma conjecture sur la manière de la transmigration des Egyptiens à la Chine, la preuve tirée de la ressemblance des Caractères subsiste dans toute sa force. : Elle seule me suffit.* Sans acorder la conclusion de ce raisonnement, je rapellerai à M. de GUIGNES une chose, dont il convient dans sa Dissertation; c'est qu'il y a eu vraisemblablement un Alphabet primitif, imaginé par les premiers habitans du monde, lequel doit encore subsister en partie dans les Alphabets Orientaux, soit Hébreux, Siriaque, Chaldaïque, Arabes, Ethiopiens &c.

Si l'on veut bien se rapeller aussi les raisons qu'il y a de croire, que dans la manière dont le monde s'est peuplé, les voïages par terre ont été pendant longtems vraisemblablement le seul moïen dont la Providence se soit servi pour operer ce miraculeux événement, rien n'empêche que la Chine n'ait été peuplée come tout le reste de l'ancien

Monde connu, par ce même moyen. J'ai même cherché à tracer par des conjectures, les différens chemins que suivirent les Descendans de NOË, qui allèrent du côté de l'Occident. L'on peut très bien suivre la même manière de raisonner pour ceux qui allèrent du côté de l'Orient (\*).

Il y a même quelque lieu de croire, que les premiers habitans du monde dûrent avoir plus de penchant pour tourner leurs pas de ce côté-là, par la raison que devant envisager faute de meilleurs guides, le Soleil come le Père de la Nature, il étoit plus naturel de l'aller chercher du côté où il se lève, que du côté où il se couche. Je ne donne au reste cette idée que pour ce qu'elle peut valoir : Il me suffit d'établir la possibilité, dont toute personne qui a jetté une fois les yeux sur la Carte de l'Asie conviendra avec moi : C'est que les premiers habitans du Monde, partans des plaines de la Sirie & de la Mésopotamie, ont pu arriver à la Chine par terre successivement eux ou leurs Descendans, en traversant les pais qui y mènent, contenus du 25 au 40 degré de latitude.

Si l'on veut ensuite se faire une idée de cet Alphahet primitif des Nations, par les vesti-

---

(\*) Je pourai publier [cet essai, dans ce même Journal.

ges qui nous en restent, l'on conviendra que les caractères Hébraïques & Siriaques ne suposent pas un grand éfort d'imagination chez ceux d'entre nos premiers Parens, qui les ont inventés: Quelques tirets en tous sens, entourés de points placés dessus & dessous, voilà toute leur génération.

Les besoins de ces Peuples étoient simples & peu nombreux; leurs expressions pour les exprimer, & les caractères ou signes convenus pour les représenter, l'étoient aussi. Je n'examine point ici si les hiéroglyphes ont suivi ou précédé les signes convenus, ou plutôt s'ils en ont servi eux mêmes; mais l'on peut dire, sur les uns come sur les autres, que les premiers habitans du Monde, avant que de se séparer, avoient déjà pris l'habitude de se servir de signes de convention pour exprimer les choses à leur usage; que cette notion leur est restée aux uns come aux autres; que (\*) l'Egipe aiant été un des premiers repositoires de la peuplade d'Occident & du Midi, il ne devoit pas y avoir un grand changement à leurs signes dans les premiers tems, & quant à ceux, qui continuant toujours leur chemin du côté de l'Orient font

---

(\*) On verra dans mon Essai sur les Langues mes conjectures pour établir l'antécédance de la population de l'Egipe, avant celle des autres Païs.

enfin arrivez à la Chine, il est très possible, que les vestiges de ces premiers signes se retrouvent aussi parmi eux, avec les altérations que le laps du tems & le changement des coutumes met à toutes choses.

Lorsqu'on voudra ensuite examiner la deuxième preuve que M. de GUIGNES prétend tirer de la ressemblance entre les usages des deux Nations, on s'apercevra d'abord, que les preuves des faits ne sont point assez bien établis; qu'elles sont elles mêmes trop vagues, & qu'enfin, lors même qu'on lui accorderoit qu'il y a des ressemblances réelles entre leurs usages, il ne s'en suivroit pas de là, que les uns procédassent des autres: Les mêmes causes ont pu produire les mêmes effets, en différens pays & différens climats: C'est ce que nous allons tâcher d'établir.

La Chine méridionale, dans sa partie maritime, doit beaucoup ressembler à l'Égypte pour toutes les productions de la terre. Elle est, comme l'Égypte, sujette aux débordemens de son fleuve Hoang; obligée de le contenir dans des digues & de le verser dans des canaux, dont les Chinois tirent sans cesse de l'eau, pour arroser leurs terres & faire croître leurs ris: Si, chez les uns comme chez les autres, les hiéroglyphes ont servi à représenter leurs premiers besoins, il n'est point surprenant qu'il se trouve de la ressemblance des uns aux autres.

L'on trouvera encore , si l'on y veut faire attention , une grande ressemblance entre l'ancien Gouvernement Egiptien & le Gouvernement Chinois, procédant, je pense, d'une conformité de situation politique à bien des égards.

L'ancien Gouvernement Egiptien étoit le Gouvernement Patriarchal & Monarchique : L'Egipte le perdit dans les diverses invasions ou conquêtes qu'en firent ses voisins les Rois de Perse & de Sirie. La Chine a eu cet avantage, que se trouvant au bout du monde conû, ne tenant à la terre ferme que par la Tartarie & le Cathai, Pais miserables, incapables par la rudesse de leur climat d'être jamais fort peuplés, elle a été moins exposée aux invasions qu'aucun autre Pais : Si malgré cela les Chinois ont été deux ou trois fois la proie de ces barbares, il ne faut l'imputer qu'à la vie dure des uns, en opposition à la vie éféminée & mercantille des autres : Cet événement est de tous les tems & de tous les lieux.

Leurs historiens observoient d'ailleurs, qu'au bout d'une couple de générations, les Tartares redeviennent eux mêmes Chinois, adoptant les mœurs & les coutumes du peuple, qu'ils ont soumis : Cette remarque, qui est à la portée de tout le monde, sert à faire sentir, que la Chine a pû plus aisé-

ment qu'aucun autre Pais du monde, garder ses anciennes coutumes & se fufire à elle même : La raifon d'Etat y roule toute entière fur cette maxime : Auffi y retrouve-t-on encore aujourd'hui le beau modèle de l'ancien Gouvernement Patriarchal & Monarchique.

Or chacun fait que deux Nations , qui ont le même genre de Gouvernement , doivent avoir une infinité d'ufages femblables & par conféquent des mots & des fignes pour les exprimer , qui fe reffemblent.

Si la Chine , fuivant ma fupofition , a vû arriver les premiers Colons du côté du Cathai, il s'enfuit qu'il a dû s'écouler bien des Siècles , avant que cette vafte région aie pû être peuplée jufques dans fes extrémités Méridionales. De là fans doute font venues les fables de leur Chronologie ancienne : Leurs hiftoriens aiant rangé par ordre fucceffif les Rois qui ont régné en même tems dans les diverfes Provinces de ce vafte Empire , jufques à ce qu'un Conqué rant , dans les tems plus modernes, l'ait tout réuni fous fa domination. Ces Peuples , habiles dans la Politique , ont fenti de très bone heure combien la vénération tirée d'une grande antiquité ajoutoit aux refpects des Peuples pour leur Souverain. De là vient encore un nouveau degré de reffemblance entre ces deux Peuples : Les Anciens avoient déjà foupçonné les Egiptiens d'avoir

usé de la même ruse dans leurs Anales : Toute fraude utile a été tôt ou tard inventée & mise en pratique dans tous les tems, & dans tous les lieux : Ainsi l'on aura fait de fausses compilations de Chronologie dans les anciens tems en Egipte come à la Chine ; de même que dans les tems modernes, on a forgé de fausses Décrétales, & tant de pieuses rêveries dans les Couvents, en raison de leur utilité.

Si les Chinois, pour étayer leur fourberie, ont sù y joindre des calculs Astronomiques d'Eclipses, qui remontent à des tems incroyables, il ne faut pas, ce me semble, faire de ce fait, qui est très douteux, le fondement d'une hypothèse qui puisse détruire l'Ere commune, telle à peu près, que nous l'avons reçue des Ecrivains sacrés. D'ailleurs il faudroit un procès verbal bien constaté de l'authenticité des Régistres, qui les contiennent. Chacun fait que les Chinois ont sù de très bonne heure faire ces fortes de calculs, quoique d'ailleurs peu avancés dans les Mathématiques, lorsque les Européens sont arrivez chez eux ; ainsi la tentation a dû être forte de faire encore en ce cas une de ces fraudes utiles, très aisée à exécuter au moindre faiseur d'Almanachs, puisque le passé est aussi aisé à calculer que l'avenir.

J'ai voulu, dans cet Essai, détruire la vraisemblance de l'hypothèse de M. de GUIGNES, peut-



peut-être celle que j'ai voulu substituer à la place n'en a-t-elle guères d'avantage ; le Lecteur judicieux en décidera.



## I D E E

*Du Poëme qui a pour titre , LA MORT  
D'ABEL traduit de l'Allemand de M.  
GESSNER (\*), par M. HUBER.*

A M. de L\*\*\*.

**V**OUS me demandés , *Monsieur* , mon sentiment sur le Poëme de la Mort d'ABEL : Il me paroît digne de vôtre attention. Vous y trouverés des images nobles & touchantes , des sentimens naturels & bien exprimés , du moins dans la traduction , dont je crois que l'Auteur doit être content (\*\*). Peut être y chercheriés vous en vain , ces peintures for-  
L

---

(\*) M. GESSNER; Auteur de ce Poëme, est Imprimeur & Libraire ; mais il joint aux talens de son état , les lumières d'un home de Lettres.

(\*\*) Le Traducteur a laissé cependant échaper quelques expressions, qui ne me paroissent pas assés nobles ; par exemple , *balbutier* des paroles ; l'Esprit impur se blottit auprès de CAIN , des femmes *résidentes* dans les Cabanes. Il y a quelques autres termes , qui ne sont pas d'usage , & qui montrent que le Traducteur est Allemand.

tes & énergiques, qui élèvent & transportent l'ame; ces idées sublimes, qu'on trouve dans le *Paradis Perdu* de MILTON; ces portraits & ces caractères si bien dessinés dans le Poème de la *Henriade* par M. de VOLTAIRE; ces maximes & ces sentences qui y sont fermées à propos, & qui sont de courtes leçons, qui se gravent dans l'esprit du Lecteur; ces descriptions, qui peignent les objets d'une manière si frappante, qu'on croit les voir & entendre parler les Acteurs. Vous n'y trouverés pas non plus ce beau & magnifique désordre, qu'on trouve dans le Poème de *Roland le furieux*; ces digressions allégoriques, préférables peut être à un vrai plus simple & plus nud; c'est une bordure qui augmente le prix du tableau. Le Poème d'ABEL tiré de l'Écriture Sainte, & où l'on a conservé le fond de l'histoire, n'étoit pas susceptible des mêmes fictions agréables & ingénieuses de cette tendre volupté, qu'on trouve dans le Poème de la *Jérusalem délivrée*, où le TASSE, sans suivre servilement HOMERE & VIRGILE, s'est frayé une nouvelle route, où il n'est pas facile d'entrer. M. GESSNER n'a pas formé un plan si vaste & si varié; il va à son but sans s'en éloigner; mais il plait, il intéresse, il touche, & on ne peut refuser des larmes à la mort de son Héros. Je vais à présent vous citer quelques morceaux de ce Poème; vous en jugerés.

Ce Poème comence par l'éloge de la Poësie épique (\*) & de ce noble enthousiasme, qui élève l'ame du Poëte au dessus des objets matériels & sensibles, pour peindre le merveilleux & saisir le beau, qui enchante. O digne occupation des grandes ames, s'écrie-t-il dans son transport, qui mérite l'estime & l'amour des ames genereuses, qui en sentent le prix, & qui ont le goût de la vertu! Il est bien juste que la Postérité honore & couronne l'urne d'un Poëte, qui a consacré ses talens aux mœurs & à l'innocence.

Après ce prélude, que j'ai fort abrégé, il nous montre ABEL accompagné de sa bien aimée THIRZA sortant de leur cabane, pour se rendre sous un berceau, tissé de jasmin & de roses entrelacées : Il peint, des plus belles couleurs, l'amour tendre & innocent de ses deux jeunes Epoux, dont l'ame étoit aussi belle que le corps, & dont le cœur étoit fait pour aimer & pour être aimé; mais au lieu de chanter une Eglogue profane, ainsi que

L 2

---

(\*) Il y a dans le Journal Helvétique du mois dernier une bone Lettre sur ce même Poème. Je suis en tout de l'avis de cet Auteur judicieux, excepte sur l'éloge de la Poësie Epique, qui sert d'introduction au Poème, & que l'Auteur de la lettre semble condamner. Cet éloge me paroît naturel, bien placé, & bien exprimé. Le lecteur peut en juger & décider.

le font les Bergers, ABEL, en conduifant fes troupeaux, chanta fur la fougère un Canti- que à l'Eternel, invité à en célébrer la gran- deur & la bonté, par fon Epoufe. Voici ce qu'il dit dans le berceau aromatique, dont le Soleil du matin doroit l'entrée: Retire toi, ô fommeil, des yeux de tous les Etres; fuiés, fonges volages. La Raifon comence à repa- roitre, & rend la clarté à l'ame, ainfi que le foleil du matin rend la lumière aux campagnes. Nous te faluons, aimable Soleil, toi qui pa- roit derrière les cèdres; tu répans les cou- leurs & les charmes fur toutes la nature, & châque beauté vient nous fourire avec des graces rajeunies.

Retire toi, ô Sommeil, des yeux de tous les êtres; fuiés, fonges volages, vers les om- bres de la nuit; ne flatés plus nôtre imagina- tion par des efpérances frivoles & menfongé- res. . . . Eloignés vous auffi Etoiles, que la main du Tout-Puiffant a femées dans la route immense des Cieux. Quelle douce ex- halaisons fe mêlent à l'air ferein du matin, ainfi que la fumée des holocaustes s'élève de deffus l'Autel. C'est la nature, qui célèbre l'ouverture du jour & qui fait au Dieu Créa- teur des facrifices d'actions de grace. Châque créature doit le louer & chanter fes bienfaits, lui qui produit & conferve tout. C'est pour le louer que les fleurs naiffantes exhalent, dès

le point du jour , leurs parfums odorans ; c'est pour lui que les chœurs divers des oiseaux chantent du haut des airs ou du sommet des arbres , à la vue du Soleil levant ; c'est pour l'honorer , que le lion sort de sa caverne , & fait réentir les déserts de ses terribles rugiffemens. Louë , ô mon ame ! ton Créateur & Conservateur ! Que nôtre himne s'élève vers toi , Seigneur ! Avant les Cantiques des autres créatures , que nos accens percent jusqu'à ton trône auguste ! Que l'homme te louë , pendant que les oiseaux sommeillent encore dans les sombres bocages ! Que mes chants solitaires les préviennent , dès la naissance du crépuscule , & invitent tout ce qui existe à louer le Créateur. O ! que la création est magnifique ! Tu nous y dévelopes les vues sublimes de ta sagesse & de ta bonté. Chacun de mes sens puise des transports dans cette mer infinie de beautés , & les fait couler à mon ame ravie. Comment pourra-t-elle ébaucher tes louanges ? Qu'est-ce qui t'a obligé , ô Tout-Puissant , de sortir du sacré silence , qui environoit ton trône , d'appeler les êtres du sein du néant & de tirer cet univers immense de la nuit qui le couvroit ? Ce fut ta bonté infinie : Tu voulois faire naître & rendre heureux des êtres hors de toi. O toi , matin , quand le Soleil , dégagé des vapeurs de l'horizon , chasse la

## 178 JOURNAL HÉLVÉTIQUE

huit devant ses pas , quand ensuite la nature  
brille d'une nouvelle beauté, & que toutes les  
créatures, qui étoient livrées au sommeil, se ré-  
veillent pour célébrer ton lever, alors tu es  
pour moi une vive image de la création : Tu  
me peins ce premier matin, où le Créateur  
étoit porté au dessus de la terre naissante : Un  
vaste & profond silence régnoit sur la face  
inhabitée de notre terre, lors que le Créateur  
fit entendre sa voix; aussi tôt une troupe;  
d'une beauté infiniment variée, s'élança dans  
les airs, portée sur des ailes enrichies des  
plus belles couleurs; le chant harmonieux des  
oiseaux rétentit à travers les bois étonés,  
l'air répète au loin leurs accens & les louanges  
du Créateur. On vit le même prodige, lors-  
qu'il fut porté au dessus de la terre, & qu'il y  
apella les animaux; il fit entendre sa voix,  
aussi-tôt les mottes se développant, formèrent  
des figures inombrables; la terre animée se  
mit à sauter sur la verte prairie, sous la forme  
d'un cheval vif qui secoue la crinière en hen-  
nissant, moitié terre encore & moitié animal.  
Le fort lion, impatient de se dégager, essaya  
ses premiers rugissemens; plus loin s'agitoit  
une colline, & la voilà qui s'avance d'elle  
même devnue éléphant : Ainsi des voix  
inombrables s'élevèrent tout à coup vers le  
Créateur. C'est ainsi grand Dieu, que tu ti-  
res chaque matin tes Créatures de leur so-

meil , image du néant ; elles se réveillent & se voient environées des trésors de ta bonté , elles chantent unanimément ta puissance & ta sagesse ; elles s'écrient dans leurs transports *Tous tes bienfaits sont sur nous ! Que te rendrons nous ô Seigneur ! Nous publierons ta gloire , & nous célébrerons ton saint nom.* C'est tout ce que peuvent faire des créatures mortelles , car leur reconnoissance ne fauroit aller jusques à toi ! Environé de majesté , & n'ayant besoin de rien , c'est beaucoup que tu daignes recevoir leurs humbles hommages. Un jour viendra , car l'avenir se découvre à mes regards , où tu auras des Autels en tous lieux , & quand le Soleil du matin réveillera les Nations , de factés Cantiques rétentiront par toute la Terre : O qu'il est doux de célébrer l'Eternel , quand le Soleil se lève , & de le célébrer encore quand il se couche.

J'ai copié avec plaisir ce beau Cantique , pour qu'on pût mieux juger des pensées de l'Auteur & du stile du Traducteur ; mais come je ne me propose que de doner une courte & légère idée de ce Poème , je glisserai sur quelques digressions , qui ont leur beauté : Telle est la narration que fait ADAM & EVE à leurs enfans , de ce qui leur arriva , après être sortis du Jardin d'*Eden* ; de leurs regrets de quitter un si beau Pais ; des remords que produisit leur crime ; des consolations que Dieu

leur fit doner par le ministère des Anges ; de leur humble résignation à sa volonté ; des moiens qu'ils prirent pour se nourrir & conserver leur vie , contre la dent des bêtes féroces , que leur désobéissance au Créateur avoit rendu leurs ennemies. Je passerai encore la maladie d'ADAM , qui lui done lieu de faire d'excellentes réflexions sur les infirmités de l'home , sur la fragilité de sa vie , & sur les grandes espérances qui adoucissent l'amertume & les horreurs de la mort. Tout ceci mérite bien d'être lû dans le Livre même ; on y verra coment un Esprit céleste enseigne à ABEL à se servir de quelques plantes , qu'il lui montra , & dont il lui aprit les usages , pour guérir la maladie d'ADAM ; la tendre & vive reconnoissance du premier des homes ; sa prière à Dieu ; les bénédictions qu'il done à son fils ABEL , source de la noire jalousie de CAIN son frère ; les efforts que firent ADAM & EVE , pour la calmer ; les sages conseils de MEHALA , Epouse de CAIN , qui ne pût fléchir la dûreté & l'atrocité de son caractère , aigri & irrité encore par les noires insinuations d'un Esprit de ténèbres , qui lui fait voir en un songe sa postérité esclave de celle d'ABEL , & ses enfans traités oome des esclaves. Il se réveille avec fureur & les yeux étincelans de colère & de rage. Il se rapelle la prédilection d'ADAM pour son frère *Abel* ,



& celle de Dieu même, qui reçoit avec bonté le sacrifice qu'il lui fait, & rejette avec horreur celui de CAIN. Sa haine & sa vengeance implacables éclatent par ses transports, & dans le moment où il n'est plus le maître de sa colère, ABEL se présente à lui, en posture de suppliant, & le prie de la moderer. Dans le tems qu'il se jette à ses pieds pour lui demander son amitié, & qu'il le conjure par le sang qui doit les unir, par le sacré nom de Frère, de ne pas lui refuser son affection, CAIN, déchiré par les furies, prend une massue & tue son frère ABEL, qui meurt à ses pieds, en lui pardonnant. Un Ange transporte son ame au Ciel, tandis que CAIN, dévoré par les remords, prend la fuite, & erre çà & là, faisi d'horreur pour lui même.

Dans ce funeste tableau, je ne fais que tracer les principaux traits; mais je m'aperçois que cette narration rapide fait perdre au Lecteur des beautés de détail, que j'ai été obligé de supprimer, mais je ne saurois passer sous silence l'étonnement & l'affreuse désolation d'ADAM & d'EVE, à la vue de leur cher fils, nageant dans son sang: On ne peut qu'éprouver un certain frémissement, lorsqu'on lit ce morceau du Poëme; je vai le rapporter; mais je suis forcé de l'abrèger, & de m'arrêter même sur le coupable. Après son crime, CAIN erroit dans le bocage voisin; son désespoir le

faisoit courir ça & là ; il vouloit fuir , mais comment fuir l'horreur qui l'accompagne ? Il portoit dans son cœur coupable tous les supplices de l'enfer. L'Esprit infernal , en le déchirant , se félicitoit de son succès ; Quoi ! s'écrioit le féroce CAIN , j'aurai sans cesse devant les yeux la présence de mon frère sanglant ! J'ai beau fuir ; quelque part que je porte mes pas , son sang me suit. Que devenir ! où me cacher ! Malheureux que je suis ! Il me semble encore le voir tourner sur moi son regard mourant , où la compassion étoit peinte , & ce regard me tue. Qu'ai-je fait ! O crime affreux ! . . . Mais quel bruit entends-je. Il me semble que ce soit les gémissemens d'ABEL expirant ! Encore si mes pieds , qui tremblent sous moi , pouvoient m'emporter loin de lui , loin de ce sang que je vois ruisseler , loin de cette contrée , où je vois la mort peinte dans tous les objets ! Puissent mes genoux tremblans , teins du sang de mon frère , m'entraîner , hélas ! jusqu'au fond des abîmes infernaux ! Et toi , Soleil , recule d'horreur ! As-tu pu éclairer un si grand crime ! . . . A ces mots , il voulut fuir ; un sombre nuage s'abatit avec un bruit épouvantable à ses pieds : CAIN , où est ton frère ; dit une voix effrayante , qui sortoit du nuage ! Que me demande-t-on , répondit CAIN , en begaiant & consterné ? *Mon frère ! Eh bien ,*

*Mon frère, me l'avoit-on donné en garde? & il recula en arrière, le visage défiguré par une paleur mortelle; cependant des flancs du nuage partit un coup de tonnerre, qui le renversa par terre; & des mêmes flancs sortit un Ange, qui portoit empreinte sur son front les menaces du Seigneur; dans sa droite flamboioit un foudre, il étendit la gauche sur le pécheur consterné. Un nouveau tonnerre se fit entendre, & l'Ange dit, d'un ton de voix épouvantable, *Arrête, tremble & écoute ta malédiction. Qu'as-tu fait, dit le Seigneur? Le sang de ton frère crie vers moi; tu vas être maudit sur la terre, qui s'est ouverte & a bû avec regret le sang innocent de ton frère, versé par tes mains &c.* Une épouvante affreuse tenoit le pécheur muet & immobile, la tête inclinée & le visage fixé vers la terre; mais le fond de son ame étoit agité, come est celui de l'impie, quand Dieu, dans ses terribles jugemens, fait trembler la terre sous ses pas. Ainsi trembla le fratricide, agité du même effroi; pâle come un mourant & sans voix, il essaie de parler, mais ses lèvres ne purent prononcer un seul mot. Il bégajoit & n'osoit élever ses regards. Mon forfait, dit-il, est trop grand; ah beaucoup trop grand, pour que jamais il puisse m'être pardonné. Aujourd'hui, ô Dieu inexorable, tu m'as maudit sur la terre, & où puis-je me*

cachet de devant ta face ! Il faudra que je fois toujours errant & fugitif ! Puisse le premier qui me rencontrera me tuer , débarasser la terre d'un infame meurtrier , & expier mon crime dans mon sang (\*) !

Qu'une vengeance sept fois plus terrible tombe sur celui qui te tuera , dit la voix tonnante : La sombre inquiétude & les remords rongeurs , empreints sur ton front , te désigneront assés , pour que tous ceux qui t'envifageront puissent dire , *Voilà Cain le fratricide*. Dans leur épouvante , ils quitteront promptement le sentier que tes pieds errans auront tracé. Ainsi l'Ange prononça l'anathème au criminel & disparut. Des coups de tonnerre furieux partirent du nuage , qui s'éloignoit ; un tourbillon , qui mit les buissons d'alentour en pièces , rendit d'horribles hurlemens , tels que ceux d'un criminel , qui se désespère au milieu des suplices les plus affreux.

CAIN restoit immobile , le désespoir peint dans les yeux ; des vents furieux agitoient

(\*) Il est certain que le crime porte avec soi son châtimement : Qu'on compare l'état d'un coupable , dans le sein même des richesses & des dignités , avec celui de l'home vertueux , même dans l'indigence & l'obscurité. Quel trouble , quelle agitation , quel déchirement dans le cœur du méchant ! Au contraire quel calme ,<sup>e</sup> quelle sérénité quel contentement dans le cœur du juste !

sa chevelure hérissée ; il leva enfin ses regards hideux couverts par des sourcils épais ; émû d'une crainte farouche , il s'exprime ainsi , avec des lèvres tremblantes : *Que ne m'a-t-il anéanti , entièrement anéanti , ce Dieu terrible , pour qu'il n'y eût plus aucune trace de moi dans la Création ! Que sa foudre ne m'a-t-elle atteint ; que ne ma t elle enfoncé dans les profondeurs de la terre ; mais il veut me réserver à des chatimens sans fin. Me voilà dans cette atente , détesté sur toute la terre , en horreur à mon père , à ma mère , à mon épouse , à mes propres enfans , à toute la nature ; en horreur à moi même. . . . Et toi , monstre infernal , de qui vient le songe qui m'a perdu , où es-tu que je te maudisse ? Es-tu retourné aux enfers ? Ah ! puisse-tu y sentir sans fin ce que je sens en cet instant ; je ne te puis rien souhaiter de pis. Spectacle affreux ! je vois des tourbillons de flamme de l'Enfer. Comme les Démons jettent leurs regards sur moi , d'un air satisfait ; ils s'élancent déjà sur moi , & m'entraînent dans le noir abîme. Ah ! triomphés Esprits de ténèbres , soïés contents. J'ai été rebelle à mon Dieu , ainsi que vous ; on ne peut-être ni plus coupable , ni plus malheureux que je le suis. Nul de vous ne souffre au fond des enfers , ce que je souffre. Après ces mots , CAIN s'étoit traîné vers une fouche , couchée à terre ; il s'y assit sans force & sans voix. Il révoit pro-*

fondément , lors que tout à coup , il s'écrie en frissonnant , les torrens de ta fureur se débordent sur moi. Je succombe sous ce poids de mon péché. Quel bruit entens-je ? C'est la voix d'ABEL massacré. J'entens ses cris plaintifs ! Voilà son sang, qui ruiselle ! ô mon frère, mon frère , par pitié pour mes tourmens inexprimables , cesse de me persécuter , & il continua de rester assis en poussant de profonds soupirs , sans force & sans parole. ( Peut-on peindre avec plus d'énergie la terreur & le désespoir ? )

Cependant , le père des humains , accompagné d'EVE son épouse , sortit de sa cabane. Avec quelle majesté , dirent-ils , le Soleil (du matin lance ses premiers rayons ; come il dore & éclaire le léger brouillard , qui couvre au loin les campagnes ! Avançons dans cette belle contrée ; allons jusques dans les prés fleuris où le troupeau d'ABEL foule la rosée ; peut-être y trouverons nous ce tendre fils , chantant religieusement un Cantique à la louange du Créateur. Mais auparavant , allons voir CAIN son frère , afin qu'il ne dise pas que nous le chérissions moins qu'ABEL. Peut-être la sérénité de ce beau matin rendra son cœur plus ouvert aux impressions de la tendresse. Quel bonheur seroit-ce, si dans ces instans favorables , où la nature riante semble réveiller les sentimens , nous lui en trou-

vions de conformes à nos desirs? O Dieu, tu ne peux nous manifester toute ta puissance, mais nous éprouvons toute ta bonté; écoute nos vœux ardens & daigne les exaucer!

Ils sortoient de derrière un bocage, en doublant le pas, EVE, la première: Qui est étendu là, dit-elle, en reculant pleine d'éffroi!... ADAM, qui vois-je, étendu là! Il a le visage renversé contre terre. Cette blonde chevelure est celle d'Abel! Ah pourquoi est-ce que je friffone & qu'une sueur froide coule de mon front! Quel noir pressentiment! ABEL, ABEL, réveille toi, mon bien aimé; tourne vers moi ton visage gracieux, ce visage où est peinte la tendresse filiale! Réveille-toi, mon cher fils; quite ce sommeil, qui me glace d'effroi! A ces mots, ADAM & EVE s'approchèrent de plus près. Que vois-je, s'écria ADAM! & il recula en friffonnant; du sang; il coule du sang de son front! sa tête en est inondée! O ABEL, mon cher fils, s'écria EVE en soulevant son bras roide, & elle tombe pâmée à demi morte sur le cœur palpitant d'ADAM. Ils étoient tous deux sans voix, par l'effet du faiffissement, lorsque CAIN, qui erroit désespéré dans le bocage, sans savoir où tendoient ses pas, tourna sa vue par un triste hazard, du côté du mort;

& voïant autour du cadavre, son père immobile d'éfroi & fa mère pâle & mourante dans les bras de son époux : *C'est moi qui l'ai tué*, s'écria-t-il, come un furieux, *tremblés ; c'est moi. Maudite soit l'heure où tu m'as engendré, Père des homes ! Et toi, Femme, maudit soit l'instant, où tu m'as mis au monde : C'est moi qui l'ai tué !* répéta-t-il encore une fois & il s'enfuit, abimé dans un morne défefpoir.

Je n'ai pas la force de continüer ce récit touchant. AGAMEMNON se couvrit le vifage au facrifice de fa Fille IPHIGENIE. Il en fut à peu près de même d'ADAM & d'EVE, à l'ouïe du crime afreux de CAIN. Ils demeurèrent muets & immobiles ; l'excès de leur douleur leur ôta tout fentiment : Dieu en eût pitié, & pour les confoler, il fit defcendre un Ange du ciel, qui leur aprit que le fidèle ABEL y avoit été reçu, & qu'il jouiffoit avec les justes d'une félicité éternelle. Ce qui est mortel retourne en terre ; mais ce qui est fait pour le ciel, poffède l'immortalité.

Je ne décrirai pas non plus l'affliction & le défefpoir de THIRZA, lorsqu'elle fût le trépas de son époux : La douleur de fa fœur MEHALA, femme de CAIN, ne fut guères moins grande ; mais cette époufe vertueufe



ne voulut pas l'abandonner dans son infortune , elle le suivit dans sa fuite & dans son exil (\*).



## L E T T R E

*De M. le Marquis de MIRABEAU à M\*\*\*\*  
concernant la Mort d'ABEL , Poëme tra-  
duit de l'Allemand de M. GESSNER de  
Zurich.*

**J**E vous écris, *Mon cher*, sans savoir quand ma lettre partira, mais pressé de rendre hommage à un Ouvrage & à un Auteur, qui fait honneur à vôtre patrie & profit à l'humanité, qui est désormais ma famille.

Je veux parler de M. GESSNER, Auteur du *Poëme d'Abel*, qui est selon moi un des beaux Ouvrages enfans du génie & de l'esprit humain. Je dis du génie, parce que si jamais le sublime de l'invention s'est trouvé quelque part, c'est assurément dans ce mor-

(\*) Une solitude entière est pour l'homme coupable un état affreux ; les remords l'y accompagnent, & rien ne le soulage ni ne le console. Il lui semble voir toute la nature armée contre lui, & lui reprocher ses crimes. Un caractère dur & féroce le devient toujours d'avantage, quand il est abandonné à lui même.

ceau là. MILTON a été honoré de son Siècle & le fera de la postérité, pour avoir emporté la palme en ce genre: Mais sans vouloir ravaler la portion du souffle divin, qui animoit son génie, attribut, qui, loin d'être au niveau de mon jugement, est au dessus même de mon imagination, j'oserai dire, qu'en comparaison de GESSNER, MILTON avoit trouvé son canevas tout fait. La création, le bonheur du Paradis terrestre, la tentation, l'arrêt & la déchéance de l'homme, tout cela est tracé dans le sublime simple de l'Écriture, & toute la machine épique du *Paradis perdu* ne demandoit qu'un Artiste, pour assembler & décorer les matériaux. Ce n'est pas, encore un coup, que je veuille rien disputer à ce grand Maître: S'il a trouvé le dessein du Paradis, il a inventé celui de l'Enfer, il l'a tracé, il l'a achevé; s'il n'eût qu'à copier le Créateur & faire agir la créature, nous ne connoissons de *Satan*, que l'orgueil & l'astuce; il nous l'a montré dans sa force, dans sa rage, dans son désespoir, dans son attitude, & jusques dans ses muscles. Mais, si le génie a le propre d'imaginer & de faire mouvoir les grandes machines, elles le portent aussi dans le vague du sublime, & il lui est plus aisé de s'élever, que de créer & de se soutenir entre deux Cieux. C'est ce qu'a fait l'Auteur de la *Mort d'Abel*. Nous connoissons

ADAM & EVE chassés du Paradis, & nous n'avions rien au de-là, jusques au premier crime de l'humanité. Quel droit ne s'atribue pas tout à coup sur nôtre intérêt, celui qui imagine de découvrir & de décombrer nôtre berceau ? Nous aimons HOMERE parce qu'il nous montre les mœurs antiques, les premiers homes, leurs vertus nobles & simples, leurs vices durs & fiers ; nous admirons l'art & la vérité avec laquelle il anime, il vivifie l'enchainement du moral & du phisique, l'action combinée qu'il leur imprime, la majesté & la noblesse enfin qu'il prête à nos Aïeux. A plus forte raison, combien devons nous nous atacher à celui, qui reffuscite nôtre premier Père, & reprend son histoire à son premier jour. ADAM, privé du commerce avec les immortels, devient home uniquement ; il est seul avec sa compagne ; quelles furent ses premières idées ? Le premier hiver, le premier oiseau mort ; c'est là de l'invention, c'est du sublime, & de celui qui faisoit regarder les premiers Poètes come des homes divins.

Je ferois un volume, si je voulois reprendre en détail tous les diférens mérites de l'exécution. Ils ne peuvent être parvenus à moi que fort déguifés par une traduction, & dans une langue aussi étrangère à la nature, que le sont les mœurs de ceux qui la parlent.

J'en ai pourtant été également ravi & touché : Touché sur tout ; c'est là le grand mérite, c'est là le véritable empire sur le cœur humain. On peut l'émouvoir, l'éfleurer le putréfier par les vices, l'ébranler, le baloter, le briser même par le souffle de l'imagination ; mais on ne le touche, on ne l'échauffe, on ne le rend fécond que par les douces rosées, ou par les pluies chaudes de la vérité. Ce Poème m'a fait pleurer, & beaucoup pleurer ; je le mets au rang des livres qui ont fait du bien à mon ame, & au premier rang.

On a été dans la préface au devant du reproche que pouvoient attirer à l'Auteur quelques libertés qu'il s'est données de changer ou contrarier le texte de l'Écriture, & ce qui m'a surpris, c'est, qu'ayant taté cette corde là, on n'ait point pensé à mettre au rang de ces licences l'apothéose d'ABEL, mis dès l'instant de sa mort au rang des bienheureux (\*). Cette licence est un peu forte. Sa suppression nous auroit privé d'un très magnifique morceau ; mais, avec un génie comme le sien, on fournit à tout des équivalens, & l'on trouve

---

(\*) *Note des Edit.* M. le Marquis de MIRABEAU parle ici comme un Home, qui croit les Limbes des Pères, que les Protestans, comme M. GESSNER, n'admettent pas.

des fleurs, où d'autres ne découvrent que des sables arides. GESSNER nous auroit peint les *Limbes*, & l'atente d'un Rédempteur, anoncée par un tel organe, auroit dignement achevé un tableau fait pour remplacer l'anacronisme d'ABEL, conduit par les Anges & admis dans la Cour céleste.

Peut-être vous parle-je là, *Mon cher Ami*, d'un Ouvrage que vous ne conoissés pas encore. Souvent l'éclair, parti des Pirénées, brille dans les campagnes, & ne paroît point aux lieux, où il s'est formé. L'Ouvrage qui fait tant d'honneur à vôtre Patrie ne pouvoit appartenir qu'à elle; il faloit que l'Auteur ne fût, ni *François*, ni *Italien*, ni *Espagnol*, ni *Anglois*, ni *Allemand*; il faloit qu'il n'eût que vingt & deux ans. Voisin de la Nature par l'âge, par l'éducation & par les mœurs, son génie à créé, envisagé, & exécuté dans le simple, dans le vrai, & par conséquent dans le grand. Le plus sûr moyen d'éviter le péril est presque toujours de ne pas le conoitre. Nôtre manière d'éducation, de mœurs, de fausses conoissances & de minces délicatesses, en assouplissant ce génie là, l'auroit éreinté, & nous serions privés d'un Ouvrage, que je mets à côté de *Telemaque*, pour le mérite de l'invention & pour celui de l'utilité; car si le premier fonde sur les mœurs la politique des États, l'autre en fait l'ame du main-

tien des Familles ; & quand les Familles font bien réglées, l'Etat l'est auffi.

De quelle façon qu'on penfe parmi vous fur cet Ouvrage, je vous affure, que pour ma part, fi j'étois à portée de l'Auteur, j'irois le remercier, & come Ami des homes, & fi vous voulez, come Noble très entiché de fa race, & qui remercie le Généalogifte, qui lui a montré que fes premiers Parens étoient de fort honêtes gens.





## S E C O N D E R E P O N S E

*A Madame L.*

**J**E ne fais, MADAME, à qui je suis redevable de mon Apologie; mais dès qu'il ne me reste rien à dire pour mon compte particulier, si ce n'est que le Portrait qui a été substitué à vôtre ironie est encore un peu flaté, il me paroît que je ne violerai pas les règles de la bienséance, en ajoutant quelques réflexions à ce qui vous a été répondu. Reconnoissés, MADAME, aussi bien que vos trois *Compagnons d'œuvres* auxquels je répons en même tems, que la *Vertu peut aller sans la vanité*, puisqu'on a daigné répondre à vôtre Lettre. Il est prudent de se taire, lorsqu'on est en danger de parler le langage de la passion. Elle est éloquente dans le genre pathétique ou sérieux; mais elle est bien burlesque dans le burlesque. Le Comédien se dégrade pour faire rire aux dépens d'autrui; on rit, à bon compte, de la copie, sans chercher l'Original ailleurs que dans le Comédien.

Lorsqu'on veut donner des conseils à quelqu'un, sur l'emploi du tems, ou sur d'autres devoirs de la Morale, on s'acrédite auprès de lui; on tache de se montrer entendu sur la

matière , sensé dans ses principes , & conséquent dans ses actions , pour faire voir & sentir qu'on parle avec connoissance de cause , du fond du cœur , & par principe de charité : Ce n'est pas en faisant le baladin , qu'on rend les homes dociles.

Si j'avois à traiter quelques sujets dans ce Journal , je comencerois par celui des *rapports de conformité , qui se trouvent entre l'Ivresse & la Passion* , & c'est peut-être là qu'on découvroit du risible. Se condamner en la personne d'autrui , ne garder ni mesure ni ménagement pour soi même , manifester & publier sa turpitude & ses imperfections , c'est également le caractère de la Passion & de l'Ivresse. Que d'ineptie ! Que de contradictions ! Que de faux raisonnemens dans l'une & dans l'autre. Voies , MADAME , cet home passionné ; il donera gravement des conseils , & ira se cacher mal adroitement sous la jupe. Il révélera un second Sexe féminin , pour lui assurer des droits à la vanité & à la médifance , que le premier ne lui disputa jamais. Il décidera , par sentiment , que *la Vertu ne peut aller loin qu'à l'aide de la Vanité !* Il se récriera contre la calomnie jusqu'au *Monitoire* , & déclarera publiquement *qu'il n'y a que les vérités qui choquent*. Il ataquera le fort , sans force , & le foible sans honte. Si vous méprisés ses boufoneries , come mauffades , il en inférera



que vous êtes bouffi d'orgueil & de vanité. Si vous gardés le silence sur ses imputations, tout au moins téméraires, il en conclura, que vous passés condamnation & que vous êtes *choqué*. Il vous trouvera original à faire rire tout le monde, si vous avés la *poitrine* délicate; & ridicule dans le genre de vie, qui convient à vôtre profession. Le Comédien tremble à la vüe du *siflet*, pour lui, plus ferme que le roc, il l'afronte come un bon Soldat le péril, & vous proteste qu'il n'en fera point ébranlé &c. Tel est le fruit de la Passion & tel aussi celui de l'Ivresse; oui, ENCORE UNE FOIS (\*), je ne vois rien de plus ressemblant à l'Ivresse, rien de plus inepte que la Passion.

Ne trouvés pas étrange, MADAME, que je mette en question ce que vous posés en fait, *qu'il n'y a que les vérités qui choquent*: Je verrai sans peine vôtre opinion prévaloir; mais, en ce cas, j'espère que vous m'en donnerés la preuve. J'espère aussi que vous me tiendrés compte pour cette fois de ma docilité à me rendre à vos obligeantes invitations.

M 5

---

(\*) *Encore une fois* est un des plus riches passages de l'Ancien & du Nouveau Testament. Voiez Heb. XII. 27. Si je traitois des sujets graves, je voudrois le citer à chaque phrase.

Puisque vous me proposés des Sujets à traiter, permettez moi, MADAME, de vous proposer à mon tour une seule Question, que voici : *Quelle différence essentielle y a-t-il, entre, chasser les Démonns par Belzébuth, & se montrer en bon exemple par de mauvais principes !*

Vous me pardonerez, si dans cette Lettre, *frapée de toutes les forces de mon esprit*, j'ai péché contre les règles de l'*Orthographe & de la Grand Mère*; mais vous savez que je ne fais que *ce style là*. Soiés d'ailleurs persuadée, que j'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus haute, l'admiration la plus vive, le dévouement le plus parfait, l'estime la plus distinguée, la vénération la plus profonde, le respect le plus inviolable &c.

M. L. D. l'*Ainé*, ou le SUISSE.





## E X T R A I T

*Du Recueil des FACETIES PARISIENNES.*

A M. de L\*\*\*.

Qu'il est doux, qu'il est grand de se dire à soi même  
 Je n'ai point d'ennemis, j'ai des amis que j'aime :  
 Je prens part à leur fort, à leurs maux, à leurs biens,  
 Les arts nous ont unis; leurs succès sont les miens.

**L**E petit Extrait du *Russe à Paris* vous engage à me demander ce que je pense d'un Recueil, qui a pour titre les FACETIES PARISIENNES, pour les six premiers mois de l'an 1760. Comme ce Recueil est assés rare, vous souhaitez d'en avoir au moins une idée, d'autant plus qu'on l'atribue à un Auteur célèbre; mais je crois que plusieurs Ecrivains y ont travaillé : Ce qui me fait juger ainsi, c'est la diversité de stile, & la différente bonté des Pièces (\*), qui y sont contenües. Il y en a plusieurs, qui en vérité ne méritent pas l'impres-

---

(\*) On en a atribué plusieurs à M. de VOLTAIRE qu'il a désavoué publiquement, & d'une manière fort positive : En dernier lieu, deux Dialogues, l'un entre un Prêtre & un Enciclopédiste, l'autre entre ce même Prêtre, & un Ministre. L'Auteur leur fait jouër à l'un & à l'autre un rôle odieux, dont un honête home est incapable : Aussi ces Dialogues ont-ils été brulés par la main du Boureau.

sion, & où je n'ai guère trouvé que des injures. Telle est une Lettre à Messieurs les Parisiens, & l'Extrait qui la suit, d'une autre Lettre écrite de *Montauban* & qui est une espèce de satire contre M. le FRANC, homme de mérite & bon Ecrivain.

J'avoüe, *Monsieur*, que je suis indigné contre les gens de Lettres, quand je les vois doner à leurs dépens la Comédie aux fots, & se dégrader réciproquement en passant de la critique des Ouvrages d'un Ecrivain, à la censure de ses mœurs. Quelle inspection ont-ils sur elles? C'est uniquement à ceux qui ont le droit de diriger leurs consciences auxquels appartient celui de les corriger de leurs vices. Il n'est permis à un Critique que de relever modestement & sans aigreur les fautes qu'il croit trouver dans un Livre: S'il sort de ces bornes, il publie un Libelle, & non une critique, & il est très punissable. Ce que dit BALZAC à ce sujet est très judicieux; le voici: *La qualité d'accusateur, & à plus forte raison celle de Calomniateur, a été de tout tems une très mechante chose. Et quelle plainte ne font point les Grecs de leurs sicophantes, & les Romains de leurs délateurs? L'étude même de la sagesse n'a pû nétoier de cette tache d'infamie certains Philosophes, qui sont si mal-traités dans les Dialogues de LUCIEN, & qui n'y font pitié à personne, quelque mauvais*

*traitement qu'ils y reçoivent. Auroit-on dessein de remettre dans le monde cette secte condamnée, cette Philosophie médisante, cette profession publique de japer, de mordre & de déchirer? Cette métamorphose d'hommes en chiens? Vou-droit-on rétablir l'ordre des Ciniques*

Le siècle passé, le fameux DESPREAUX, en soutenant le parti des anciens contre les modernes, critiqua fort mal honêtement M. PERRAULT, homme d'esprit & de mérite, mais qui n'étoit pas infallible. Madame DACIER, en défendant la même cause, ne la soutint pas avec plus de politesse & dit bien des injures à M. de LA MOTTE son Antagoniste; mais ce n'étoit là qu'une escarmouche, en comparaison de la guerre cruelle que se font à Paris, quelques Ecrivains des plus célèbres. A les entendre, ils sont les ennemis déclarés des Mœurs, des Loix, & de la Religion. Ils ne s'épargnent pas les acufations, & les invectives les plus atroces. Quelle horreur! Les Sciences & les Belles Lettres inspirent-elles rien de semblable! N'est ce pas les avilir & se rendre soi même méprisables, que de se décrier mutuellement, & que de se dire des injures, dont les hommes les plus vils & les plus grossiers auroient honte.

J'ai vû, & j'en ai frémi, une Epître en Vers contre M. de VOLTAIRE, qu'on atri-

bue au *Diabte* (\*). En éfet, elle paroît fortie de l'Enfer, & digne d'un Efprit de ténèbres: C'eft un tiffu des calomnies les plus atroces, & s'il y a quelques traits ingénieux, ce font des traits empoifonnés, dont les bleffures font mortelles. On eft bien coupable, lors qu'on pouffe auffi loin une fanglante ironie: L'Auteur fait bien de fe cacher dans l'obfcureté; de pareils Ecrivains peuvent faire rire, mais ils ne fauroient fe faire eftimer. Quelle injuftice! Quelle barbarie, de lancer des traits vénimeux contre des gens, qui n'ont pas le pouvoir ou la volonté de fe défendre!

Pourquoi faut-il, pour étaler de l'efprit, faire détefter fon cœur? N'eft-ce pas être fupérieur à fon énémi, que de l'être par fa grandeur d'ame & fes vertus? N'eft-ce pas en triompher noblement, que de vaincre fa colère, & que de fe vaincre foi même? En ouvrant fon cœur à la vertu, on ouvre fon efprit à la vérité, on le ferme au menfonge, à la calomnie

---

(\*) Il ne faut pas confondre cet afreux libelle avec la pièce qui a pour titre; *Le pauvre Diabte*, Epître en Vers, qui fe trouve dans le Recueil des FACETIES, & qui en fait un des principaux ornemens; Cette Pièce eft bien verfifiée; il y a des traits ingénieux & plaifans. On rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur, qui ne ménage ni les Jéfuites, ni les Janféniftes leurs énémis.

& au vice ; on assure son repos & l'on affermit son bonheur.

Mais, dit-on, est-il possible de se modérer & de réprimer les désirs de vengeance, lorsqu'on est ataqué injustement ? Oui, cet effort est possible à un bon cœur & à un bon génie. M. de FONTENELLE, souvent ataqué, n'a répondu qu'à une seule critique, encore ne le fit-il, que par un badinage, dont son adversaire pouvoit sourire. M. ROUSSEAU de Genève n'a répondu à M. d'ALEMBERT que fort poliment & par des raisons, quoi qu'il ait beaucoup de feu dans l'imagination & de force dans l'esprit, & M. d'ALEMBERT, dans sa Replique, a gardé les mêmes ménagemens.

Mais, dit-on, ARISTOPHANE, dans la Comédie des *nuées*, a joué SOCRATE sur le théâtre d'*Athènes*, MOLIERE a joué sur celui de *Paris*, les Abés COTIN & MENAGE (\*).

---

(\*) M. PALISSOT se trompe, quand il dit, que MENAGE étoit de l'Académie Française. Sa Requête des Dictionnaires, qui étoit une ironie contre cette Académie lui en ferma l'entrée. A l'égard de l'Abé COTIN, il en étoit ; mais quoique son nom se trouve fréquemment dans les satires de BOILEAU, il n'étoit pas sans mérite : C'est lui qui est l'Auteur de ce joli Madrigal :

IRIS s'est rendue à ma foi

Qu'eut-elle fait pour sa défense ?

Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour & moi

Et l'Amour fut d'intelligence.

Cela est vrai ; mais cette licence n'embélié pas leur histoire ; un abus n'en autorise point un autre ; & M. PALISSOT , qui prétend se justifier par ces exemples & par celui de M. FUZELIER , qui dans sa Comédie de MOMUS *Fabuliste* , se moque de quelques fables de M. de LA MOTTE , se justifie fort mal. Tous les Sages de la Grèce condamnèrent ARISTOPHANE , & ceux d'aujourd'hui blâment également la licence que se sont donés & MOLLIERE & FUZELIER. Il ne doit point être permis de tourner en ridicule personne en public. Mrs. MENAGE & LA MOTTE étoient des gens estimables & de bons Auteurs , & les Philosophes que M. PALISSOT a eu la hardiesse de jouer dans sa Comédie , sont respectables par plusieurs endroits (\*).

M.

(\*) On pourroit lui apliquer , ce à quelques autres Ecrivains satiriques , & que dit l'Auteur du *pauvre Diable* ;

*Jadis l'Egipte eut moins de sauterelles ,  
 Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris ,  
 De malotrus , soi disant beaux Esprits.  
 Qui , dissertant sur les pièces nouvelles ,  
 En font encore de plus bisables qu'elles.  
 Tous l'un de l'autre énemis obstinés , &c.*



M. de VOLTAIRE a donc raison de lui dire , dans une Lettre inserée dans ce Recueil : *Vous faites des Comédies , soïés dont joïeux , & ne faites point de l'amusement du Théâtre un procès criminel. Réjouissés vous ; il n'y a que cela de bon.* Après des ocupations sérieuses , il est bien permis de s'amuser , mais la Comédie doit amuser inocemment. *Je veux rire , ajoute-t-il , je veux finir gaiement ma vie. Je suis vieux & malade ; je tiens la gaieté un remede plus sûr que les ordonances de mon cher & estimable Tronchin. Je me moquerai , tant que je pourai , des gens qui se sont moqués de moi. Cela me réjouit & ne fait nul mal. Un François qui n'est pas gai , est hors de son élément. Un petit Vaudeville le console de tout ; mais ce Vaudeville ne doit être ni un Libelle ni une satire.*

Voilà parler come il faut. Il ne vous reste plus , illustre VOLTAIRE , qu'à pratiquer ce que vous dites si bien ; je le desire fort , & pour vôte santé , & pour vôte repos , & même pour vôte honeur. Vous êtes au dessus de vos adversaires par la supériorité de vôte génie , soïés le encore par vôte silence & un généreux mépris. Faites des Comédies , mais plus de *Frélon* ; ces plaifanteries rebatües sont indignes de vous. Donés nous encore sur vôte Théâtre de *Tournex* des Tragédies semblables à *la mort de César* , à *Bra-*

tus , à *Mahomet* , à *Alzire* , & à quelques autres Pièces, qui pourroient seules immortaliser votre nom. Joués vous même , si cela vous amuse , un role dans ces Tragédies ; cela vous est bien permis ; en vous amusant , vous pourrés divertir d'honêtes gens , affés éclairés pour aimer & pour estimer en tout genre , ce qui est beau & ce qui est bon. Vous avés pour vous l'exemple de plusieurs personnes de la plus haute naissance , & d'un grand mérite , qui ne se font pas fait un scrupule de jouer les Tragédies de CORNEILLE & de RACINE , en présence de quelques amis choisis. Ils ont laissé gronder les faux Dévots , ou ceux qui n'ont pas affés de goût ou de sentiment pour se plaire au Théâtre , & qui du haut de leur esprit condamnent & voudroient proscrire tout ce qui leur déplaît. M. de MONTESQUIEU , qu'on a nommé justement le *Législateur du genre humain* , pensoit come vous , & a fait le plus bel éloge de la Tragédie de *Phèdre*. Je n'ai aussi rien lû de meilleur , que la petite Apologie que vous faites de la Comédie , & pour montrer que je l'approuve avec raison , je me fais un plaisir d'en citer ici quelques traits , copiés mot à mot : Voici donc ce que dit M. de VOLTAIRE (\*).

---

(\*) L'autorité de M. de VOLTAIRE est ici un peu suspecte , étant Auteur estimé de plusieurs Tragédies ;

„ Il est un grand nombre d'expressions ,  
 „ qui n'ont qu'un sens vague & général , &  
 „ qu'on devroit définir d'abord pour disputer  
 „ de bonne foi ; telle est cette expression , que  
 „ bien des gens austères par état ou par goût  
 „ adoptent sans examen , *le Théâtre est con-*  
 „ *traire aux bonnes mœurs.* Qu'on dise que s'il  
 „ offre des avantages , il entraîne avec lui des  
 „ dangers , que s'il peut être une école con-  
 „ tre le ridicule & contre les vices , il peut en  
 „ même tems allumer par les sens le feu des  
 „ passions , & qu'ainsi si l'autorité publique ,  
 „ qui ne doit voir les objets qu'en grand &  
 „ d'une vue générale , croit devoir le per-  
 „ mettre pour le délassement des citoyens ,  
 „ pour l'encouragement du génie , pour l'ho-  
 „ neur même de la nation , les Ministres de la  
 „ Religion peuvent le défendre dans l'intérieur  
 „ du tribunal , à quelques âmes d'une piété  
 „ tendre ou d'une foiblesse , qui fait craindre

N 2.

---

dies ; mais celle de M. de MONTESQUIEU , qui n'a  
 jamais travaillé pour le théâtre , ne doit pas l'être. Il  
 étoit d'ailleurs bon Juge. Je ne fais si M. de VOL-  
 TAIRE ne l'avoit point en vue , quand il dit modestement dans une de ses Lettres à M. PALISSOT :  
*Vous me faites rougir , quand vous dites que je*  
*suis supérieur à ceux que vous ataqués. Je sais bien*  
*que je fais des Vers mieux qu'eux ; mais sur mon*  
*ame , je suis à peine leur écolier dans tout le reste.*

„ pour elles; l'on aura parlé en Chrétien &  
 „ en home raisonnable.

„ Mais vouloir apliquer aux Théâtres de  
 „ nos jours ce que des Loix anciennes auront  
 „ prononcé, ce que deux ou trois Conciles  
 „ Provinciaux du Siècle auront décidé contre  
 „ des *Histrions*, qui bleffoient la pudeur, ou  
 „ contre des *Gladiateurs*, qui révoltoient  
 „ l'humanité par leur barbarie, & renfermer  
 „ les uns & les autres, sous une condanna-  
 „ tion générale, c'est évidemment faire une  
 „ application injuste d'une règle peut-être alors  
 „ nécessaire & se livrer à une équivoque visi-  
 „ ble, sur ce qu'on doit entendre par, *opposé*  
 „ aux bones mœurs.

„ Un home n'est point énnemi des bones  
 „ mœurs, pour avoir quelques défauts: Ils  
 „ prouvent seulement, qu'il est home, &  
 „ ses défauts n'excluent pas ses bones quali-  
 „ tés & ses vertus; mais son délateur montre  
 „ sa malignité, ce qui est un grand vice.

„ Une chose est *contraire aux bones mœurs*,  
 „ lors qu'elle bleffe ce sentiment intérieur du  
 „ juste, & de l'honête, gravé au dedans de  
 „ nous même; guide sûr, qui ne nous  
 „ tromperoit jamais, si les préjugés ou les  
 „ passions nous permettoient toujours de le  
 „ suivre. *Elle est contraire aux bones mœurs*,  
 „ lorsqu'elle est également proscrite dans tous  
 „ les tems, dans tous les lieux; lorsqu'elle

est univerſellement condamnée par le cri  
 général de toutes les nations policées, uni-  
 formité heureuſe, qui nous apprend qu'il  
 eſt encore des moiens d'établir entre le bien  
 & le mal des limites immuables. Telle ſeroit,  
 pour puiser un exemple dans les Loix, la  
 convention de comettre un aſſaſſinat. Une  
 telle convention eſt nulle de plein droit, &  
 ſon inexécution, loin de donner lieu à quel-  
 ques peines pécuniaires, eſt honête & juſte;  
 on ne pouroit l'accomplir ſans comettre un  
 crime digne du dernier ſuplice (\*).

Mais une choſe n'eſt point contraire aux  
 bones mœurs, parce qu'elle bleſſe ou un  
 préjugé local, ou un rit, ou règlement  
 eccléſiaſtique, quelques juſtes qu'en ſoient  
 les motifs; & ſi l'on admettoit une fois ce  
 principe, il n'y auroit plus rien de certain  
 dans nos notions; rien de fixe dans la rè-  
 gle des mœurs; rien même de fournis à  
 l'ordre public; puis qu'une ſimple ordo-

N 3

---

(\*) J'ai tiré ces ſages réflexions ſur la Comédie, d'un mémoire, pour le Sieur GAUDON, entrepreneur des ſpectacles, ſur les boulevards de Paris, contre le Sr. RAMPONEAU, ci devant Cabartier, & qui avoit promis au Sr. GAUDON, de monter ſur ſon théâtre, & d'y jouer, moiennant la ſomme de 400 Liv. mais par ſcrupule il refuſa de remplir ſa convention.

„ nance d'un supérieur ecclésiastique, ce que  
 „ toutefois nous n'avons garde d'insinuer ou  
 „ de prévoir, y pourroit changer en actes cri-  
 „ minels, les actes les plus indifférens ou  
 „ même les actes commandés.

„ Ainsi, les spectacles peuvent blesser l'un  
 „ Règlement ecclésiastique, s'il est vrai qu'il  
 „ en existe quelqu'un contr'eux, mais on ne  
 „ peut les appeler contraires aux bones mœurs,  
 „ car ils sont autorisés en France & ailleurs,  
 „ par des Lettres patentes, & par l'inspec-  
 „ tion habituelle de la Police publique. On a  
 „ vû sous le règne de LOUIS XIII. de sages &  
 „ savans Prélats ne se faire aucun scrupule  
 „ d'assister au spectacle. La bone Comédie  
 „ n'étant point opposée aux bones mœurs (\*).

On voit par ce morceau, que M. de VOL-  
 TAIRE n'est pas moins bon raisonneur, que  
 bon Poète, & que l'enthousiasme des vers,  
 le feu de l'imagination n'exclut pas la justesse  
 & le génie philosophique.

On en trouve souvent la preuve dans ce

(\*) On peut voir dans le même Recueil de ces  
*Facéties*, des Remarques Critiques de M. de St Foi,  
 où l'on observe que des Conciles Provinciaux ont  
 manifestement erré & ne peuvent servir de règles de  
 foi. Il rapporte en preuve, que GREGOIRE de Tours  
 dit positivement, Livre huit, que dans un synode tenu  
 à Macon, on mit en question, si les femmes étoient,  
 ou non, douées d'intelligence? Quelle question!

Recueil, & on l'y trouveroit plus souvent encore, si M. de VOLTAIRE avoit plus écouté sa raison que sa vengeance. J'aime à l'entendre lors qu'il dit, page 42, *Si la Religion n'étoit pas assés respectée dans quelques Ecrivains modernes, il faudroit travailler à les convaincre & à les éclairer; mais, il ne faut ni calomnier les gens de Lettres, qui la respectent sans la prêcher, ni être la dupe de ceux qui la prêchent sans la respecter.*

J'aime à l'entendre, lorsqu'il dit, *Il est afreux d'insinuer que la tolérance est dangereuse, quand nous voïons à nos portes, l'Angleterre & la Hollande peuplées & enrichies par cette tolérance, & de beaux Roïumes dépeuplés & incultes par l'opinion contraire.*

Quoi de plus judicieux que de dire, *Il est ridicule de penser qu'une nation éclairée ne soit pas plus heureuse qu'une nation ignorante.* J'aurois autant soutenir qu'un enfant est autant en état de pourvoir à ses besoins qu'un home fait.

*Cette petite envie de se faire valoir en invectivant contre son siècle, & voulant ramener les homes de la nourriture du pain à celle du gland, en répétant sans cesse, & hors de propos, de misérables lieux comuns, ne fera pas fortune d'ors-en-avant.*

Il est bien permis de réfuter en badinant, les paradoxes de M. ROUSSEAU de Genève,

qu'il n'a jamais soutenus lui même sérieusement; mais il n'est pas permis de lui imputer ce qu'il n'a pas dit. Il a écrit, il est vrai, que les bals valent mieux que la Comédie, où les femmes se montrent, & étalent tout leur luxe; mais il n'a pas soutenu, *quelles devoient danser nues en présence d'un Seigneur Comis*, come on le lui fait dire.

*Malgré sa grace piquante,  
Un bon mot ne prouve rien.*

*Mais, dit M. de Voltaire, tous les Ecrivains de ma conoissance se sont donés mutuellement tous les ridicules possibles: BOILEAU en dona à FONTENELLE, FONTENELLE à BOILEAU (\*), l'au-*

---

(\*) M. de FONTENELLE n'étoit point satirique; on a déjà dit qu'il fit une petite Epigrame en réponse à quelques Vers mordans, que DESPREAUX fit contre lui dans son Ode sur NAMUR. Voici cette Epigrame.

*Quand DESPREAUX fut sifflé sur son Ode  
Ces partisans crioient dans tout Paris,  
Pardon, Messieurs, le pauvret s'est mépris.  
Plus ne louera ce n'est pas sa méthode.*

*Il va siffler le sexe féminin:  
A son grand nom vous verrés s'il déroge.  
Nous l'avons vu cet Ouvrage matin  
Pis ne seroit, <sup>à</sup> ~~quand~~ ce seroit éloge.*



tre ROUSSEAU qui n'est pas Jean Jaques, se moqua beaucoup de Zuire & d'Alzire, & moi qui vous parle, je crois que je me moquai aussi de ses dernières Epitres, en avouant pourtant, que l'Ode sur les Conquérans est admirable, & que la plupart de ses Epigrammes sont très jolies; car il faut être juste, c'est le point principal.

Oui, M. de VOLTAIRE, il faut être équitable; c'est le devoir du sage, & c'est le vôtre; mais vous rendés justice un peu tard au fameux Poete ROUSSEAU; peut-être aussi rendrés vous un jour plus de justice à nôtre compatriote ROUSSEAU, qui est devenu le vôtre en quelque forte, par vôtre séjour sur les terres de Genève, que vous avés choisi pour azile. Peut-être aussi rendrés vous un jour plus de justice à Mrs. GRESSET & TRUBLET, qui sont respectables par leurs lumières, par leurs talens, & plus encore par leur probité. Pourquoi maltraiter cruellement le pauvre Père BERTIER, Auteur d'un bon Journal, & l'enterrer tout en vie?

Souvenés vous, M. de VOLTAIRE, de ce que vous dites si bien; je vais répéter vos propres paroles, on ne peut mieux s'exprimer: *Il me semble, dites-vous, que lors qu'il est question d'un ouvrage, où les beautés l'emportent sur les défauts, il y a autant de bassesse, que d'injustice, à faire son procès à l'Auteur,*

*avec une rigueur maligne , qui doit faire douter si ce n'est pas de son mérite qu'on est beaucoup plus blessé , que de ses imperfections , puisqu'il paroît manifestement, qu'on n'a point d'autre voie que de l'abaisser & de l'obscurcir. Aussi voïons nous que cette manie de trouver des défauts dans les meilleurs Ouvrages est devenue come le partage de ceux qui manquant de génie, pour se distinguer par leurs propres productions, n'ont point d'autres voies pour s'attirer une certaine réputation, que de faire la guerre à celle d'autrui. Les maîtres de l'art sont au dessus des foiblesses de la jalousie. La même élévation de génie, qui fait la supériorité de leur talent, fait aussi qu'ils le reconnoissent dans un autre.*

Il ne me reste, *Monsieur*, pour achever de vous doner une courte idée de ce Recueil, que de vous parler des *Si*, des *Quand*, des *Pourquoi*, qu'on y trouve; mais come ces couplets ne sont guères qu'une satire de M. le FRANC de *Pompignan*, home très estimable, & que je n'aime point la satire, je me bornerai à vous en citer quelques vers.

### LES POUR.

Pour vivre un peu joïeusement,  
 Croïés moi, n'ofensés persone;  
 C'est un petit avis qu'on done  
 Au Sieur le FRANC de *Pompignan*.

Pour plaire il faut que l'agrément  
Tous vos Préceptes affaifone ;  
Le Sieur le FRANC de *Pompignan*  
Pense-t-il donc être en Sorbone ?

Pour instruire il faut qu'on raisone  
Sans déclamer infolamment ;  
Sans quoi plus d'un fiflet frédone  
Aux oreilles d'un POMPIGNAN.

Pour prix d'un Discours imprudent,  
Digne des bords de la Garone,  
Paris offre cette courone  
Au Sieur le FRANC de *Pompignan*.

Ne valoit-il pas mieux relever modestement les prétendües fautes qu'on dit que M. le FRANC a faites, dans son Discours à l'Académie, que de le chanfoner, pour le tourner en ridicule, & que de tomber dans les mêmes fautes qu'on condanne. Pour prouver qu'on a raison, il faut prouver que les autres ont tort, & une Chanfon ne prouve rien, si ce n'est de la malice.





E X T R A I T  
D E D A R D A N U S.  
O P E R A.

**C**ET Opera a effuié diverses variations. Il parut en 1739 pour la première fois. En 1744 il reparut avec des changemens si considérables, qu'on pouvoit à peu près l'envisager come une pièce nouvelle. Aujourd'hui l'on vient d'en faire la reprise à *Paris*, & l'aplaudissement général qu'elle a obtenu nous est une espèce de garant, que nos lecteurs en verront l'extrait avec plaisir.

Le théâtre représente un lieu rempli de **Mausolées**, élevés à la gloire des plus fameux **Guerriers**, qui ont péri dans la guerre que **DARDANUS**, fils de **JUPITER** & d'**ELECTRE** a déclaré à **TEUCER** Roi de Phrigie. **IPHISE**, fille de **TEUCER**, se plaint de l'amour dont elle est éprise pour **DARDANUS**, ennemi de son père : Voici come elle expose le sujet :

Cesse, cruel Amour, de régner sur mon ame,  
Ou choisis d'autres traits pour te rendre vainqueur.

Où m'entraîne une aveugle ardeur !

Un ennemi fatal est l'objet de ma flame :

**DARDANUS** a soumis mon cœur.

Cesse, cruel Amour &c.

Elle invoque les manes des guerriers , dont les cendres font renfermées dans les tombeaux qui l'environent & elle les prie de la faire triompher d'un amour qui les outrage. TEUCER vient lui anoncer qu'il a conclu pour elle un himen prochain avec ANTENOR, Prince voisin de ses Etats , qui vient joindre ses armes aux siennes contre DARDANUS. ANTENOR arive, & confirme à IPHISE une nouvelle si triste pour elle. Il lui dit :

Princesse , après l'espoir dont j'ose me flater ,  
 Je répons des exploits que je vais entreprendre :  
 Je combattrai pour vous défendre ,  
 Et pour vous mériter.

IPHISE lui répond , que quoi qu'on ait lieu d'atendre d'un héros tel que lui , sa victoire n'est pas sûre contre un fils de JUPITER: A quoi ANTENOR répond ;

S'il est protégé par les Dieux ,  
 Je suis animé par vos charmes.

TEUCER & ANTENOR confirment leur union par un serment auquel les chœurs répondent. Le succès dont les Phrigiens se flattent amène naturellement la fête de ce premier acte , qui est terminé par ce monologue d'IPHISE.

Je cède au trouble affreux qui dévore mon cœur !  
 De mes sens égaré puis-je guérir l'erreur ?

Consultons ISMENOR : Ce mortel respectable

Perce de l'avenir les nûages épais.

Heureuse , s'il pouvoit , par son art secourable ,

Rapeller dans mon cœur l'innocence & la paix.

Au second acte , le théâtre représente une solitude & un temple dans l'enfoncement. ISMENOR , Magicien & Prêtre de JUPITER , annonce aux spectateurs son pouvoir & ses qualités. DARDANUS , qui le croit son ami , a tout risqué pour venir le consulter. ISMENOR lui représente la grandeur du péril où il s'expose :

DARDANUS.

Non ! vos conseils sont vains.

Un intérêt trop cher auprès de vous m'entraîne.

Mon repos, mon bonheur, ma vie est dans vos mains.

ISMENOR lui apprend enfin qu'IPHISE doit bientôt venir le consulter. DARDANUS lui répond :

Je l'ai sû ; j'ai volé , j'ai devancé ses pas.

Soufrés moi dans ces lieux ; j'y verrai ses apas :

C'est un charme suprême

Qui suspendra mon tourment.

Eh ! quel bien vaut pour un amant ,

Le plaisir de voir ce qu'il aime ?

Pour mieux engager ISMENOR à le servir , il lui fait entendre , que s'il peut obtenir

IPHISE de TEUCER, il renoncera à tous les avantages que la victoire lui a déjà fait obtenir, & que son himen avec la Princesse fera le sceau de la paix. ISMENOR se rend. Il consulte les enfers ; ce qui forme la fête de cet acte. Il obtient enfin des Divinités infernales la permission de communiquer une partie de son pouvoir à DARDANUS, à qui il donne sa baguette magique. Ce don mystérieux doit le faire passer aux yeux de tous pour ISMENOR lui même. Mais,

Si vous l'osés quitter, n'espérés plus en moi :

Le charme cesse & le péril comence.

Telle est du fort l'irrévocable loi.

DARDANUS reste seul sous les traits d'ISMENOR. ANTENOR vient le consulter ou plutôt le prier de consulter le cœur d'IPHISE sur ses sentimens secrets à son égard. Il ne daigne pas l'interroger sur le sort de ses armes & lui dit fièrement :

Je ne veux point prévoir le succès qui m'attend :  
Ce n'est pas ce desir, qui près de vous me guide ;  
Un esprit curieux marque une ame timide ,  
Et j'apprendrai mon sort en combatant.

A peine ANTENOR est-il parti, qu'IPHISE vient consulter son propre amant, qu'elle prend pour ISMENOR. Cette scène présente une des situations les plus intéressantes qu'il

soit possible de mettre au théâtre. On y voit d'un côté une jeune & timide Princesse, qui a horreur d'un amour, qu'elle cache à tout le monde avec le plus grand soin, & qui vient en tremblant en faire l'aveu, dans l'espérance d'obtenir le secours des enfers même pour éteindre des feux, dont sa vertu frémit. L'amant le plus passionné est prêt, d'un autre côté, à lire dans le fond de l'ame de celle qu'il adore. Ce moment critique va décider de son sort. Flotant entre l'espérance & la crainte, ce dernier sentiment est encore augmenté en aprenant d'IPHISE qu'elle aime.

DARDANUS

Vous aimés!... ô ciel! qu'ai-je entendu?...

IPHISE.

Si vous êtes surpris en aprenant ma flame,  
De quelle horreur ferés vous prévenu,  
Quand vous saurés l'objet qui régne sur mon ame?

Mais quand DARDANUS apprend le nom de cet amant chéri, qu'IPHISE croit devoir le remplir d'horreur, il a peine à retenir les transports de sa joie.

IPHISE ajoute

D'un penchant si fatal rien n'a pû me guérir.

Jugés à quel excès je l'aime,

En voiant à quel point je devois le haïr!...

Arrachés de mon cœur un trait qui le déchire:



Je sens que ma foiblesse augmente chaque jour ;  
De ma foible raison rétabliés l'empire ,  
Et rendés lui ses droits usurpés par l'Amour.

DARDANUS , emporté par le sentiment , oublie alors les menaces d'ISMENOR ; il jette loin de lui sa baguette , & se précipite aux piés de la Princesse. IPHISE , honteuse de l'aveu qu'elle vient de lui faire , le fuit , mais elle ne peut lui ôter le plaisir d'avoir appris qu'il est aimé. DARDANUS est si rempli de son bonheur , qu'il néglige de reprendre la fatale baguette , qui pouvoit seule l'empêcher de tomber entre les mains de ses ennemis.

Au troisiéme acte , le théâtre représente le vestibule du palais de TEUCER. ANTENOR en se plaignant des maux que l'Amour lui cause , anonce que DARDANUS est captif , mais qu'IPHISE l'adore , & qu'il a surpris ce funeste secret. Le peuple révolté veut la mort de DARDANUS & les séditieux viennent aux portes du palais demander à grands cris leur victime. Les portes s'ouvrent tout à coup ; le Roi lui même se présente aux mutins : Sa contenance noble & fière les étone & les arrête. Vous demandés , leur dit-il , le sang de DARDANUS ?

Si c'est un bien si doux pour vos cœurs sanguinaires,  
Que ne l'immoliés vous au milieu des combats ?  
Quand la gloire servoit de voile à la vengeance ,  
Laches , pourquoi n'osés vous pas

Soutenir sa présence ?

Vos cœurs , dans la haine affermis ,  
 Trouvoient-ils ces transports alors moins légitimes ?  
 Ne savés vous qu'égorger des victimes ,  
 Et n'osés vous fraper vos ennemis ?

Ces beaux vers produisent leur effet. Les Phrygiens se retirent confus, & TEUCER rentre dans son palais.

ANTENOR, resté seul avec ARCAS, n'est plus maître des transports qui l'animent contre DARDANUS. ARCAS promet de servir sa fureur ; mais ce Prince, après avoir réfléchi sur la bassesse de ce premier mouvement, semble annoncer un tout autre dessein. Viens, dit-il à ARCAS, en voyant arriver quelqu'un. Viens, je veux sans témoins, t'expliquer mes projets.

Le palais de TEUCER s'ouvre. Plusieurs cadrilles de peuples en sortent en dansant, & viennent exprimer la joie qu'ils ont de la captivité de DARDANUS ; ce qui produit une fête fort agréable.

Au quatrième acte, le théâtre représente une prison, au fond de laquelle on voit DARDANUS, acablé de l'horreur de sa situation, qui s'écrie :

Lieux funestes, où tout respire

La honte & la douleur !

Du désespoir sombre & cruel empire,

L'horreur que vôtre aspect inspire,

Est le moindre des maux qui déchirent mon cœur.

La prison s'éclaire par degrés , au son d'une musique mélodieuse , pendant laquelle ISMENOR descend dans un char brillant. Il console DARDANUS en lui aprenant que ses malheurs ne sont pas sans retour. L'Amour , dit-il , a causé vôtre offense , c'est a lui de calmer la vengeance des Destins irrités :

J'aurois déjà pour vous réclamé sa clémence ;  
 Mais la voix d'un amant fléchira mieux l'Amour.  
 Tristes lieux , dépouillés vôtre horreur ténébreuse !  
 Esprits , qui me servés , volés du haut des airs !  
 Parés de mille attraits cette demeure affreuse ;  
 Pour implorer l'Amour , formés de doux concerts.

Les Esprits , soumis à ISMENOR , volent à sa voix ; les murs de la prison sont en partie cachés par des nuages brillans. Un chœur d'Esprits æriens invoque l'Amour , d'autres dansent au son de la musique la plus douce & la plus tendre , & ISMENOR annonce , que l'Amour est sensible aux tourmens de DARDANUS.

Les Dieux vont retirer le bras qui vous opprime :  
 Mais , en brisant vos fers , de la rigueur du sort ,

Vôtre Libérateur deviendra la victime

Et vôtre vie est l'arrêt de sa mort.

Non ! s'écrie DARDANUS ,

Je ne souffrirai pas qu'un innocent périsse :

Non ! je n'accepte pas ce secours odieux

Et je ferai plus juste que les Dieux.

## ISMENOR.

Soit que le Ciel récompense ou punisse,  
 C'est aux mortels d'adorer ses décrets.  
 Gardons nous d'élever des regards indiscrets,  
 Jusqu'au trône de sa justice.

ISMENOR sort : Le théâtre reparoit dans son premier état. DARDANUS seul croit que le Ciel insulte à son malheur. Il le supplie de fermer l'entrée de sa prison à celui qui doit briser ses fers. IPHISE, suivie d'un Garde, qui apporte une épée nue, se présente à ses yeux. Elle lui apprend, que cette nuit même ANTENOR doit lui donner la mort, & qu'il peut suivre les pas du guide, qu'elle lui amène. DARDANUS, que l'oracle épouvante, exhorte IPHISE en frémissant, à fuir plutôt elle même. Il se fait un combat de passion & de sentimens héroïques entre ces deux amans, jaloux de mourir l'un pour l'autre. DARDANUS arrache l'épée des mains du Garde & veut s'en fraper : IPHISE lui retient le bras. Un bruit d'armes se fait entendre. ANTENOR arrive blessé & soutenu par un soldat. Il annonce que les troupes de DARDANUS sont dans la ville : Ah ! s'écrie DARDANUS, Que ne puis-je moi-même animer leur courage !

Arête, lui dit ANTENOR

C'est moi seul qui brisois tes fers,  
 C'est par mes soins qu'IPHISE a vû ces lieux ouverts;

Et pour percer ton cœur , on t'attend au passage.  
 Suis mes pas , je te veux sauver de leurs fureurs...  
 Mais , mes remords sont vains... je m'afoblis...  
 je meurs.

On emporte ANTENOR. DARDANUS , convaincu que ce n'est point IPHISE que menaçoit l'oracle , s'empare de l'épée du Garde , & malgré les craintes de son amante , fort en lui disant :

Revenés de ces fraiseurs extrêmes ;  
 Leurs complots odieux vont tomber sur eux mêmes :  
 Des traitres qu'on prévient sont à demi vaincus.

Pendant l'entre-acte , on entend le bruit d'un combat. Le théâtre change & représente le vestibule du palais de TEUCER. IPHISE arrive ; elle tremble pour les jours de son père & pour ceux de son amant. DARDANUS vainqueur vient la rassurer. TEUCER paroît ; il est environé de soldats , qui lui arrachent son épée , dont il vouloit se percer. Il reproche à DARDANUS l'abus qu'il fait de sa victoire , en le forçant de vivre. DARDANUS offre vainement de lui rendre son empire : Non , s'écrie l'inflexible TEUCER :

Non , tu crois m'éblouir ; mais je vois ton dessein :  
 L'amour me fait des dons , & l'orgueil me pardone :  
 Ta générosité vend les biens qu'elle done ;  
 Mais rien ne changera ton fort , ou mon destin.  
 Garde tes vains présens ; ta main les empoisonne...

IPHISE & DARDANUS font tous leurs efforts pour calmer la haine de TEUCER. Il persiste à demander que sa fille soit libre, & qu'on lui permette la mort.

## DARDANUS.

Rien ne peut vous fléchir ! Votre cœur indompté  
Pren sa haine pour du courage ,  
Et sa fureur pour de la fermeté.

IPHISE est libre & l'a toujours été.

Pour vous , prenés ce fer. . .

*Il présente son épée à TEUCER, mais il ne la lui abandonne qu'au dernier vers.*

Mais j'en prescriis l'usage ;  
Songés sous quelles loix il vous est présenté. . .  
Frapés ! votre ennemi se livre à votre rage.

Le premier mouvement de TEUCER est de s'emparer de l'épée ; celui d'IPHISE de s'élan- cer sur le bras de son père. Ce moment est admirable : TEUCER lui même en est frappé , & s'attendrissant par degrés, en laissant tom- ber ses regards sur sa fille... Ah ! dit-il ,

Ma fille c'en est trop ! Il faut enfin se rendre..  
DARDANUS est donc fait pour triompher toujours ?  
Je rougis seulement d'avoir pû me défendre.

Les deux amans font éclater les transports de leur joie. On entend une simphonie mé- lodieuse, au son de laquelle on voit descen- dre VENUS & les plaisirs, qui l'accompagnent.

Cette Déesse , par l'ordre de JUPITER, amène  
 l'Himen & l'Amour, pour célébrer les noces  
 d'un fils qu'il aime. Les Phrigiens & les Phri-  
 giennes se joignent au cortège de VENUS &  
 forment un divertissement général, qui ter-  
 mine fort agréablement cet opéra.



## E N I G M E.

**S**ANS la lumière & l'eau, je n'existerois pas.  
 Je ne suis qu'un fantôme & je ne suis point  
 sombre.

On me voit par en haut, & jamais par en bas.  
 Je ne suis point un corps, encore moins suis-je une  
 ombre.

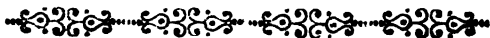


## L O G O G R I P H E.

**J**E suis un être singulier  
 D'un esprit bifare & sauvage ;  
 Content dans mon particulier,  
 Sans me prêter au sot usage.

Combine mes dix piés, divers arangemens  
 Te donent de NEPTUNE un fils ; un élément ;  
 Un Chef du Peuple Juif ; un Juge du Ténare ;  
 Un Dieu marin ; le nom de la chienne d'ICARE ;  
 Nourrice de BACHUS ; Déesse du vin doux ;  
 Nimphe du Mont-Ida, dont CAPIS est l'époux ;  
 Médecin de PLUTON ; l'Ordre le plus austère ;  
 Un courageux Cocher, célébré par HOMERE ;  
 L'ami d'un bon vieillard dans les froides saisons ;  
 Ce qu'on ne peut trouver aux petites-maisons ;

Un vent des Pais-Bas ; un porteur de couronne ;  
 Et ce que poliment tu rends à qui te donne ;  
 Un vaillant Argonaute ; un jus médeceinal ;  
 D'un mortel glorieux l'ornement principal ;  
 Un Dieu des Laboureurs ; un des Rois de *Micène* ;  
 Ce qu'en prenant beaucoup de peine ,  
 Tu perds peut-être à me chercher ;  
 Et ce que tu ne peux cacher ;  
 Une conjonction souvent mise en usage...  
 Il est minuit.. Je dors... Bon soir & bon courage.



## T A B L E.

<b>L</b> ettre à M. M* sur l'interprétation de quelques passages de l'Ecriture Sainte.	107
Lettre d'un Protestant employé dans la Mission pour la conversion des Juifs.	117
Le Suisse.	127
Essai sur la Dissertation de M. De GUIGNES, qui a prétendu prouver que les Chinois étoient une Colonie Epiptienne.	142
Idée du Poème qui a pour titre La Mort d'Abel	153
Lettre de M. le Marquis de Mirabeau sur le même Poème.	169
Seconde Réponse à Mad. L....	175
Extrait du Recueil des Facéties Parisiennes.	179
Extrait de Dardanus, Opera.	196
Enigme & Logogriphe	207

## E R R A T A.

Il y a une transposition dans le dernier Journal, qui fait un galimathias ; pour rétablir le sens, la première ligne de la page 65, doit être la dernière de la même page.